



Seraing en août 1914

Carnet de guerre
rédigé par le Professeur Joseph FAIRON



Carnet de guerre retrouvé sur brocante en avril 2015.

Mis en ligne en septembre 2015
par et pour le site
www.eglise-romane-tohogne.be

Seraing en août 1914

Carnet de guerre
rédigé par le Professeur Joseph FAIRON



En couverture:

- «L'Anniversaire», œuvre de Anto Carte;
- Sommet du monument 14-18 à Seraing (cimetière des Biens communaux).

En 4^e de couverture:

- Joseph Fairon (à gauche à l'arrière-plan) et sa dernière classe à l'École moyenne de Seraing en mai 1902;
- L'hôtel de ville de Seraing en 1914.

En page 3:

Portrait de l'auteur extrait de l'ouvrage «Livre d'Or de Seraing - 1914-1918», publié sous la direction de Camille Fabry, Imp. Alfred Génard à Seraing, 1923.

Avertissement

Le hasard a voulu que nous trouvions sur brocante un petit carnet contenant des notes consignées à partir du 1^{er} août jusqu'au 3 septembre 1914 relatives à la Grande Guerre et plus précisément à l'invasion allemande, à la résistance opiniâtre de nos troupes et à l'occupation ennemie dans la Ville de Seraing.

Bien vite, nous avons pris conscience que ces quelques pages avaient un réel intérêt à être diffusées, d'autant plus que les actuelles Commémorations du Centenaire de la Guerre donnaient un attrait accru à ces douloureux événements.

C'est M. Joseph Fairon, à l'époque professeur à l'Université de Liège, qui en est l'auteur. Vous jugerez de la richesse de sa personnalité en lisant les pages qui suivent.

Cependant, il nous a semblé nécessaire de prévenir le lecteur qui pourrait être décontenancé par le jugement de l'auteur, plus que tolérant vis-à-vis de l'ennemi d'alors. À notre avis, c'est chez lui une forme de naïveté qui explique son interprétation des faits; celle-ci sera bien vite remise en cause lors des multiples drames qui ne manqueront pas de se produire journellement. Et pour ceux qui en douteraient, ses nombreuses actions humanitaires durant les quatre ans d'occupation plaident plus que largement pour confirmer sa totale intégrité morale.

F. B.

Éloge funèbre de Joseph FAIRON (1863-1925)

*mathématicien, professeur à l'Université de Liège,
directeur de l'Ecole industrielle de Seraing*

Le 27 juin 1925, la Faculté des Sciences subissait une perte considérable par la mort de notre savant collègue **Joseph Fairon**, Professeur ordinaire.

Après avoir fait les études normales primaires et les études normales moyennes du 2^e degré, **Joseph Fairon** est nommé à 21 ans, en 1884, Professeur agrégé de l'enseignement moyen et fonctionne en cette qualité, dans l'enseignement privé d'abord, ensuite à l'Ecole Moyenne de Seraing où il reste jusqu'en 1902. C'est au cours de cette période que notre regretté collègue montre ce que peut un homme intelligent et énergique.

En effet, tout en s'acquittant scrupuleusement de ses fonctions, il prépare l'examen d'admission à notre Ecole des Mines où il entre premier en 1894. Son but est d'obtenir le diplôme de Docteur en Sciences Physiques et Mathématiques.

Ne disposant pas du temps nécessaire pour suivre régulièrement les cours, il prépare, par ses propres moyens, les examens de la candidature qu'il subit avec la plus grande distinction devant le Jury Central. Deux ans plus tard, en 1899, tout en continuant à faire face à ses occupations professionnelles, il obtient à la Faculté des Sciences, avec le même succès, le diplôme de Docteur en Sciences Physiques et Mathématiques.

En 1902, Fairon reçoit une première récompense de ses efforts. Il entre à la Faculté des Sciences en qualité de Répétiteur des cours de géométrie analytique et d'éléments d'analyse mathématique et de géométrie analytique.

Ayant montré dans ses fonctions de répétiteur ce dont il était capable, il succède en 1911 à M. le professeur Neuberg pour les cours de géométrie analytique, de géométrie projective et de méthodologie des mathématiques.

Les travaux qu'il publia dans le domaine de la géométrie supérieure lui valurent le prix François Deruyts, décerné par l'Académie royale de Belgique, pour la période 1906-1910, et l'attribution des cours de géométrie supérieure et d'éléments d'analyse mathématique.

Il fut ainsi investi d'un ensemble d'enseignements des plus importants auxquels il se consacra avec le plus grand zèle et aussi avec le plus grand succès.

Malgré le travail considérable que réclamaient ses fonctions universi-

taires, notre regretté collègue sut encore trouver le moyen de réserver une partie de son temps à l'instruction de la jeunesse ouvrière de notre bassin industriel. Pendant 33 ans, de 1892 jusqu'à la veille de sa mort, il a largement contribué, comme Professeur d'abord, comme Directeur ensuite, à la prospérité de l'Ecole industrielle de Seraing, sa ville natale, école qui, on le sait, est une des meilleures du pays.

Qu'il me soit encore permis de rappeler le rôle de Fairon pendant les dures années de l'occupation. Un homme de son caractère, qui était né et qui avait vécu pendant cinquante ans au milieu d'une population ouvrière qui occupe une si large place dans notre histoire industrielle, ne pouvait rester spectateur passif des malheurs provoqués par un ennemi aussi lâche que barbare.

Dès le 21 août 1914, il intervient comme membre fondateur et vice-président du Comité général de secours de Seraing. Bientôt après, il participe à la création du Comité de l'hôpital communal. De 1915 à 1918, il fonctionne, à Seraing encore, comme président fondateur des œuvres de l'Enfance : alimentation de la première enfance, consultation des nourrissons, cantines maternelles. Enfin, pendant toute la durée de la guerre et depuis l'armistice, il s'emploie, en qualité de membre visiteur, à soulager les misères des pauvres de sa commune.

Les services rendus par Fairon pendant cette douloureuse période lui firent attribuer la médaille du Roi Albert qui vint s'ajouter à la Croix de Chevalier de l'ordre de Léopold et à la décoration Civique que lui avait valu sa longue carrière scientifique et professorale.

Parvenu à une situation enviable par la seule force de sa volonté et de son intelligence, Joseph Fairon est resté toute sa vie l'homme simple, modeste et bienveillant de ses débuts, mettant toute sa satisfaction à faire bénéficier de sa science la nombreuse jeunesse au milieu de laquelle il a vécu et à mériter la sympathie de ses collègues pour lesquels sa disparition a été un véritable deuil.

(Texte extrait du livre « Université de Liège – Ouverture solennelle des cours, le 19 octobre 1926 » - Discours du recteur de l'Université de Liège Eugène Prost – Imp. J. Leherte-Courtin et fils, Renaix, 1927.)

Journal de Guerre de Joseph FAIRON

Seraing, le samedi 1^{er} août 1914

Les examens d'entrée à l'Université ont commencé aujourd'hui.

D'après les journaux du jour, la situation européenne est très tendue. La Serbie qui n'a pas voulu accepter toutes les conditions dés-honorantes que lui a proposées l'Autriche, s'est vue déclarer la guerre par ce dernier pays. D'après les traités et surtout à cause de la question des vitalités pour la Russie consistant dans l'équilibre des États balkaniques, la Russie doit soutenir la Serbie. Si celle-ci le fait et se dresse contre l'Autriche, elle verra l'Allemagne se dresser contre elle à son tour.

J'ai fait mes examens d'entrée ce jour après-midi et nous nous sommes couchés ce soir, inquiets de ce que sera demain la situation européenne.

La distribution des prix aux écoles qui devait avoir lieu solennellement demain dans la salle de dessin de l'Ecole Industrielle a été remplacée par une distribution des prix sans cérémonie qui a eu lieu aujourd'hui et Marguerite a reçu son diplôme de l'Ecole Moyenne.

Dimanche 2 août 1914

L'Ambassadeur d'Allemagne au nom de son Gouvernement a remis hier samedi au Ministère des Affaires étrangères de Russie, une déclaration de guerre. Ainsi donc, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie et voilà celle-ci et la Serbie en présence de l'Autriche et de l'Allemagne unies.

Nous sommes inquiets de ce qui va se passer du côté de la France et par conséquent de la Belgique. Les journaux portent en effet que l'Allemagne aurait déclaré en même temps la guerre à la France. Qu'allons-nous devenir dans ce grave conflit ? Il paraît en effet que l'Allemagne passera par la Belgique pour atteindre la France, évitant ainsi les forts que ce dernier pays possède à sa frontière de l'Est.

Les journaux apprennent aussi que les Allemands sont entrés dans le Grand-Duché et se sont emparés de l'hôtel du gouvernement, de la gare et des lignes de chemin de fer.

Comme d'habitude, nous nous rendons à Ramet. Nous apprenons que l'État-major belge a réquisitionné hier samedi plusieurs centaines d'ouvriers, tant aux Cristalleries qu'à Cockerill, et qu'à Ougrée-Marihaye pour faire des tranchées et établir des redoutes sur la ligne des forts ; entre les forts de Flémalle et de Boncelles d'une part, et de Boncelles et d'Embourg d'autre part.

Les ouvriers ont travaillé de tout leur cœur, mus par un même sentiment de patriotisme et de solidarité avec nos petits soldats. Demain et après-demain, ces travaux doivent se continuer. J'ai parlé avec plusieurs ingénieurs chargés de les diriger.

D'un autre côté, depuis plusieurs jours, l'Etat-major belge mobilise et l'on a rappelé hier samedi sous les armes jusque les classes de 1899 et de 1900 composées de presque tous hommes mariés et pères de famille. Tous ces préparatifs nous font prendre conscience de notre force ; espérons que Dieu, si nous nous trouvons dans la cruelle nécessité de devoir combattre, favorisera nos armes.

Nous sommes rentrés très tôt de Ramet, car l'inquiétude, qui semble régner partout, nous a gagnés. Nous avons en effet rencontré dans notre promenade à Ramet de grands troupeaux de bestiaux descendus des campagnes et qui sont concentrés sur la place de Liège. Nous avons vu aussi un grand convoi d'immenses charrettes de foin descendant du Condroz, de Tinlot... et se rendant à Liège.

Tous les chemins sont en émoi ; tous les seuils sont garnis de groupes de personnes qui parlent et discutent.

Qu'allons-nous apprendre demain ?

Lundi 3 août 1917

Que venons-nous d'apprendre ?...

Le Ministre d'Allemagne à Bruxelles a remis hier dimanche à 7 h. du soir à M. Davignon, Ministre des Affaires étrangères, un Ultimatum au nom de son Gouvernement. Cet Ultimatum propose à la Belgique d'autoriser l'Allemagne à traverser son territoire (que devient alors notre neutralité !) pour atteindre la France par le Nord.

La Belgique avait jusque lundi matin pour répondre à cet Ultimatum donné à 7 h du soir. En cas de refus de notre pays, l'Allemagne faisait savoir qu'elle recourrait à la force et que nous étions exposés à toutes les conséquences d'un envahissement et même à la perte de notre indépendance. Pour le cas où la Belgique acceptait, l'Alle-

magne payerait tous les frais et nous indemniserait de l'occupation.

Notre Gouvernement a répondu « que sa neutralité ne lui permettait pas d'accepter l'Ultimatum et a rappelé dans sa réponse, que le roi de Prusse, en 1830, était un des signataires du traité garantissant la neutralité qui nous était imposée ».

Nous allons donc avoir la guerre dans notre petit pays et notre province de Liège va recevoir le premier choc de l'aile droite de la plus formidable des armées européennes.

Aujourd'hui lundi, j'ai fait durant la matinée et l'après-midi mes examens d'entrée à l'Université. Il y avait de l'électricité de bon aloi parmi les récipiendaires.

Le soir, nous apprenons que les Allemands ont dépassé la frontière, sont entrés à Dolhain et à Verviers. Nous apprenons aussi que les Belges ont fait sauter le tunnel de Dolhain dans lequel on a fait s'engouffrer à toute vapeur 3 locomotives de 100 tonnes qui se sont écrasées sur les débris dans le tunnel ; qu'ils ont fait sauter le pont de Dolhain et le tunnel de Trois-Ponts ainsi que celui d'Esneux, que toutes les routes venant d'Allemagne ont été encombrées de pierres, de troncs d'arbres et de débris de toutes sortes.

Mardi 4 août 1914

Aujourd'hui encore, j'ai fait mes examens d'entrée le matin et l'après-midi, mais M. Halkin, qui doit interroger pour les langues, n'a pu venir ce matin de Hotton, la ligne de l'Ourthe étant coupée au tunnel d'Esneux.

Nous avons appris aujourd'hui, qu'un premier engagement a eu lieu à Visé. Les troupes allemandes, s'avancant sur les bords de la Meuse du côté de Visé, ont été fusillées par un détachement de ligne embusqué dans les maisons de Devant le Pont. Même quelques civils les auraient canardés et les Allemands auraient usé envers eux de représailles cruelles, les fusillant et incendiant leurs maisons. Les Allemands ont subi des pertes sérieuses et deux de nos hommes seulement ont été mis hors de combat. Le pont de Visé cependant était en partie sauté et les Allemands ont tenté d'établir un pont de fortune sur la Meuse, mais ont été canonnés par le fort de Pontisse. Cependant, nous avons appris par la suite, qu'ils ont établi plus bas, vers Lanaken, un pont de fortune qui leur a grandement servi.

Seraing est aujourd'hui encore dans l'effervescence ; de nombreux troupeaux sont parqués dans les prés entre Liège et Seraing ; les gares

sont pleines de wagons amenant encore des bestiaux. J'ai vu tout cela par les fenêtres du train.

Partout les ménagères font des provisions ; les magasins sont dévalisés. On tremble d'avoir faim. Certains meuniers, dit-on, ont élevé brusquement le prix de la farine. Cependant, des affiches annoncent que dans toutes les communes, des dépôts de farine seront établis, gérés par des délégués de l'administration. Les boulangers s'y fourniront de farine pour vendre ensuite leurs pains à leurs clients aux prix ordinaires. Espérons que nous serons tranquille de ce côté.

On apprend aussi que plusieurs arrestations d'espions allemands ont eu lieu dans la commune. La population est très montée ; quatre d'entre eux, arrêtés dans le train à la gare de Seraing, ont descendu la rue Cockerill sous bonne garde et auraient été protégés par les agents. Nous allons nous coucher à l'heure habituelle en craignant pour la tranquillité de la nuit.

Mercredi 5 août 1914

Quelques trains seulement circulent encore entre Liège et Seraing. Mon train habituel de 7 h 4 du matin heureusement circule encore. Il n'y en aura plus qu'un avant midi vers Liège et deux seulement après-midi venant de cette ville. Il n'y a plus que six trains en tout passant aujourd'hui à Seraing. Je serai obligé de revenir ce matin de Liège et d'y aller et d'en revenir après-midi par le tram vert.

Je fais mes examens le matin comme d'habitude. Après-midi vers 2 h, en arrivant à l'Université, je suis aussitôt entouré d'une foule d'étudiants étrangers qui m'annoncent qu'ils se sont engagés au service de la Belgique et qu'ils doivent se rendre à l'Etat-major vers 2 ½ h. Cette nouvelle m'émeut profondément et je dis à ces étrangers qu'en agissant ainsi ils paient largement l'hospitalité que leur a accordé la Belgique en les accueillant au même titre que nos nationaux dans nos Universités.

Monsieur Le Paige qui vient peu après est informé par moi de ces événements et tout ému il leur adresse du haut de l'escalier intérieur de l'Université une chaude allocution. Sa voix tremble et il trouve dans son émotion les paroles appropriées à la situation. « Je suis heureux dit-il, entre autres, d'avoir défendu votre cause auprès du Gouvernement qui continue à vous accueillir chez nous. Je vous remercie au nom de l'Université et de la Belgique. Vous payez vaillamment votre dette de reconnaissance envers elle. » Il dit aussi que les exa-

mens d'entrée sont suspendus et seront repris en tenant compte des résultats acquis, aussitôt que les événements le permettront. Les paroles de M. Le Paige sont accueillies par des vivats enthousiastes pour l'Université et pour la Belgique. Tous, nous crions de toutes nos forces, de tout notre enthousiasme, avec des larmes plein les yeux. J'ai quitté M. Le Paige en lui souhaitant de le revoir en bonne santé quand les circonstances le permettront.

Avant de quitter Liège, j'ai voulu rendre une visite à M. Deruyts que je n'ai pas trouvé chez lui.

Le boulevard Piercot est rempli d'automobiles réquisitionnées.

La ville depuis 3 jours est parcourue par ces voitures en tous sens, portant des officiers de tous grades qui transportent les ordres de la ville à nos troupes qui garnissent la ceinture des forts.

En revenant de Liège au tram vert, j'ai rencontré une charrette de poudre se rendant à Liège ; il fallait voir avec quel patriotique respect s'écartaient les passants pour laisser passer cette charrette, un triomphe pour les conducteurs !

Je suis rentré chez moi ce mercredi vers 4 h. Nous prenons nos dernières dispositions pour être tranquilles sur notre subsistance pendant les événements qui vont se produire. Que Dieu nous vienne en aide !

De Barvaux, nous avons reçu aujourd'hui nos dernières lettres. Deux lettres dont la dernière mise à la poste est arrivée la première. La tante et les cousines avaient réclamé un service de nous mais elles n'ont pu se déplacer pour venir prendre ce qu'elles nous demandaient et pour nous apporter en même temps les provisions que nous avions réclamées d'elles.

Elles tremblent pour nous comme nous tremblons pour elles et nous pensons ici en nous préparant au siège à tous nos parents habitant loin de nous, frères, sœurs... qui vont être aussi dans les transes et que nous ne reverrons peut-être plus !...

Nous avons appris toutes les mesures prises par l'Armée belge pour consolider la défense de la ceinture des forts. Des soldats sont échelonnés dans les intervalles qui les séparent et nous avons près de nous de forts détachements du 9^e et du 11^e de ligne ainsi que des chasseurs et des batteries de campagne logées dans les bastions qui ont été élevés les jours derniers. Que sera la nuit prochaine ?

Cette nuit du 5 au 6 août sera une des plus terribles que nous ayons passées. De 10 h ½ du soir à 2 h ½, l'ennemi a attaqué les forts de

Boncelles et les intervalles fortifiés situés entre ces forts et ceux de Flémalle et d'Embourg.

Pendant 1 h, sans arrêt, les gros canons de Boncelles et les petits canons des petites coupoles ont craché la mitraille et semé la mort autour du fort. Nous étions en observation à la lucarne du toit. Un moment, il fit un beau clair de lune. Nous entendions le canon gronder et nous voyions notre horizon du sud embrasé d'une lueur continue. A un certain moment de la lutte, le fort de Boncelles fit appel à celui de Flémalle et celui-ci fit alors pleuvoir sur l'ennemi une pluie de shrapnells meurtriers. Nous les entendions ronfler au-dessus de nos têtes ; nous les voyions éclater au-dessus de Boncelles, sans nous douter des ravages qu'ils causaient dans les rangs ennemis.

Les coups du fort de Flémalle apportés par le vent faisaient trembler l'air et nous paraissaient bien plus affreux que les coups donnés par le fort attaqué. Un moment, le ciel s'est mêlé de cette lutte meurtrière : un orage s'est déclaré pendant la bataille et en même temps que par les lueurs de la foudre, l'horizon était sillonné par des éclairs fulgurants.

A 11 h ½, le canon se tut.

Quel est le résultat de la bataille ? Dieu veuille que nos ennemis aient été repoussés et notre brave fort de Boncelles ne se soit pas rendu. A minuit, nous nous sommes endormis plein d'inquiétude et tremblant de voir demain notre ruche sérésienne envahie par les soldats d'outre-Rhin.

A six heures du matin, nous étions réveillés par la voix du canon.

Jeudi 6 août 1914

Réveil terrible, autant que notre coucher d'hier. Les Allemands sont revenus à la charge. A 5 h ½ ce matin, ils se sont de nouveau rués à l'attaque de notre brave fort de Boncelles. Celui-ci sera-t-il cette fois aussi heureux qu'hier soir et échappera-t-il de nouveau à l'ennemi ?

Le soleil levant éclaire le combat. Boncelles et Flémalle unissent leurs coups comme hier soir. La faux de la mort est encore aujourd'hui remplacée là-haut par une pluie de fer et de plomb. Obus, boulets, shrapnells, balles ont volé de toutes parts. A 7 h ½, le feu a cessé. Notre anxiété recommence ; sommes-nous encore vainqueurs ?

On nous apprend vers 9 h que nos petits troupiers viennent de descendre la rue Cockerill, quittant leurs positions dans les bois. Boncelles ne s'est pas rendu. Nos hommes n'ont quitté le champ de bataille qu'après avoir fait taire l'ennemi qui s'est reculé dans les bois entre Boncelles et Esneux.

Du côté du Sart-Tilman, où les shrapnells de Flémalle ont porté ainsi que les canons d'une redoute, il y a des monceaux de cadavres allemands. Il y en a des monceaux du côté de la ferme de Beauregard ; il y en a aussi une quantité dans la plaine de Boncelles. Hélas pour ces malheureux ! Aussi pour nos pauvres petits soldats, morts dans la mêlée. On nous dit que notre ligne de défense est garnie aussi des cadavres mutilés de nos braves lignards et de nos braves chasseurs. Qui pourra dénombrer les vies humaines sacrifiées dans ces deux combats ? Qui pourra sécher les larmes des parents en deuil, des mères et des épouses éplorées, des orphelins abandonnés !...

On sait qu'il y a des morts par milliers, surtout des Allemands. Le prince de Lippe et son fils sont tombés dans le combat à la Chat-queue. On dit que le jeune prince se serait suicidé quand il a vu tomber son père.

Vers 11 h, on nous apprend que l'après-midi d'hier et la soirée ont été endeuillées vers le plateau de Herve par des attaques aussi meurtrières des forts de Barchon, d'Evegnée, de Fléron et de Chaudfontaine et que le fort d'Embourg a été aussi attaqué.

Là-bas, les forêts n'ont pas protégé les défenseurs ni les assaillants et le nombre de cadavres est paraît-il plus considérable.

Nous apprenons aussi que trois corps d'armée, soient 120.000 hommes allemands, ont effectué ces attaques sur les six forts de la rive droite de la Meuse, de Barchon à Boncelles.

Certains de nos troupiers, après s'être battus à Fléron dans la soirée du mercredi, ont fait 40 kilomètres à pieds traversé Liège pour venir grossir le nombre des défenseurs des intervalles autour de Boncelles. Ces braves petits soldats ont donc lutté dans le plateau de Herve, puis ont marché 8 heures pour venir se battre encore près de Seraing. Gloire soit à eux tous !

Vers midi, nous apprenons que l'on a fait de nombreux prisonniers allemands sur les hauteurs avoisinant Renory, Ougrée et la Chat-queue. Ils étaient parvenus à percer les lignes pendant le combat et semblaient perdus derrière celles-ci.

L'un d'entre eux même est arrivé au Val où il s'est constitué pri-

sonnier.

La plupart de nos assaillants de Bonnelles portaient sur leur casque la dénomination « Waterloo » et étaient Hanovriens. Un de leurs chefs, le prince régnant de Lippe et son fils (ou neveu) ont été au nombre des morts. Leurs cadavres ont été exposés à la morgue de Seraing. Le menuisier Davin leur a fait des cercueils et ils ont été déposés dans un caveau au cimetière. Un détachement de notre garde civique leur a rendu les honneurs militaires.

Liège a donc résisté.

Cependant, vers le soir, on nous apprend que la ville de Liège a été bombardée, que le Bourgmestre, pour faire cesser le bombardement, a accepté l'occupation de la ville par un détachement allemand. Mais on nous apprend aussi que les forts ne sont pas rendus et que le Commandant supérieur, le brave Général Leman a dit : « Mes forts peuvent résister à l'assaut de 600.000 hommes et plutôt que de les rendre, je les ferai sauter. »

Le soir, je me suis rendu à l'hôtel de ville pour contrôler ces dernières nouvelles. Elles me sont sensiblement confirmées par M. l'avocat Lebeau et par un Echevin. Là, j'ai vu quatre prisonniers hanovriens dont un légèrement blessé qui mangeaient de toutes leurs dents dans la salle des pas perdus entourés d'un bon nombre de curieux qui leur faisaient des gentilleses et leur prouvaient ainsi que les Belges ne sont les ennemis des Allemands que parce qu'ils sont attaqués et veulent défendre leur territoire et leur indépendance. Ils leur prouvaient aussi que le caractère belge est formé d'un fond de générosité et de bienveillance qui reparaît aussitôt que le danger est écarté et que s'ils savent bien se battre, comme ils l'ont prouvé aujourd'hui, ils sont généreux après la lutte.

Que nous réservera la journée de demain ?...

Vendredi 7 août 1914

Hier, j'ai pu me procurer au bureau de l'Ecole Industrielle une carte de dépôt de la guerre du 1/40.000 ; elle donne les forts de Liège et la région environnante. Nous pouvons nous rendre compte sur celle-ci de la position des Allemands et nous voyons que la ligne de tir Bonnelles-Flémalle passe à proximité du Bas-Sart.

Aujourd'hui, dans la matinée du moins, les forts se sont tus. Je profite de cette accalmie pour aller faire une visite au Val en compagnie de M. Verspecht. En route, nous rencontrons un paysan de S^t-Séve-

rin qui se rend à pied à Liège. Dans le Condroz, nous dit-il, on n'a pas vu d'Allemands, sauf peut-être quelques uhlands vers Nandrin.

Nous trouvons la rue du Val coupée de barricades entre le Bas-Sart et Yvoz. Les unes sont faites de wagonnets de la houillère, de fascines, de wates, de charrettes amoncelées. Les plus rapprochées de la grande porte sont élevées en pavés arrachés à la rue et de caisses de l'Usine. Il y a une barricade près du chemin de l'ancienne gare ; une autre près de l'église ; une autre à l'acacia ; une autre au-delà de la grande porte. Elles ont été dressées par ordre de l'autorité militaire pour barrer ainsi à la cavalerie la grand-route de Dinant.

Au Val, nous voyons M. Fraipont qui, debout près de chez lui, réconforte quelques hommes éplorés. Nous lui faisons une visite à son bureau et je lui apprends ce qui a dû se passer à Liège. J'y vois J. Parisse très affairé mais en bonne santé ainsi que Jean, venu prendre des nouvelles aussi. Quant à Christine, elle est allée faire une balade à Ramet.

Pendant que je suis près des bureaux, arrive un homme de Liège : c'est un paysan de Houffalize rappelé au régiment ; il est en civil. Il a quitté le matin, dit-il, à pied la Citadelle et la ville de Liège. La Citadelle brûle, les ponts des Arches et Maghin ont sauté ; la ligne allemande occupe la ville et s'y serait fortifiée en Avroy et y aurait placé des mitrailleuses. Cet homme qui tremble nous paraît être un déserteur et nous inspire peu de confiance ; il est inconnu de nous tous. J'ai appris dans la suite que ses dires étaient exacts, mais que nos soldats avaient fait sauter les ponts et mis le feu à la Citadelle avant de l'évacuer : un bon point pour nos soldats !

Je suis rentré vers 1 h. Dans l'après-midi, le canon a grondé au loin (aux forts de Hollogne, de Loncin et d'Alleur croyons-nous). Ces forts ne tiraient-ils pas sur les Allemands qui quittent la ville pour gagner la Hesbaye ?

Nous apprenons ce jour-là, par un dernier N° de la Gazette de Liège, que dans les jours précédents, un Sieur Crespin aurait par deux fois en automobile ravitaillé le fort de Pontisse sous le feu de l'ennemi. C'est un ancien sous-officier de Lanciers. Bravo pour le Lancier !

La journée du vendredi s'achève pour nous dans les visites. Je vais pour prendre des nouvelles de Jean Germeau, de Jean Picalausa et de Théodore Cornet. Nous voyons les parents éplorés du départ de leurs fils vers les armées et nous les réconfortons de notre mieux.

La nuit se passe pour nous au milieu d'un infernal concert de coups de canon ; continuera-t-il longtemps ?

Samedi 8 août 1914

La journée se passe pour nous sans incident. Il se confirme que Liège est occupé par les Allemands qui ont pris comme otages Mgr Rutten, le Bourgmestre Kleyer, plusieurs Sénateurs et Députés permanents, en tout, 11 personnes. La journée est tranquille et M. Verspecht ce matin s'est décidé à rendre visite à sa femme qu'il a laissée à Saint-Séverin chez lui. Il s'est fait donner un sauf-conduit par l'administration communale de Seraing. En son absence, sa sœur vient nous apprendre une nouvelle bien triste.

Elle concerne M. Duchêne, étudiant aux Mines, fils de l'instituteur de Plainevaux, qui a subi il y a 15 jours près de moi l'examen de 1^{ère} année des Mines. Ce jeune homme, en guise de promenade, avait accompagné à Strivay mercredi dernier M. Gillon, Bourgmestre de Plainevaux, chargé par l'Autorité militaire de faire le recensement des bestiaux dans sa commune. Ils furent surpris à Strivay par un détachement allemand qui, à cet instant, était criblé de balles par un peloton de nos soldats embusqués dans une sapinière voisine. Les Allemands crurent être attaqués par la population du village. Ils firent prisonniers un certain nombre d'habitants et englobèrent dans ce nombre MM. Duchêne et Gillon. Les prisonniers furent conduits à Esneux, mais nos troupes, ayant tenté de les délivrer, les prisonniers furent dressés à la muraille et fusillés. Mon pauvre élève est mort d'une balle au cœur. Son père dans la suite a réclamé et obtenu son cadavre. Triste ! Triste !

Que pensera notre ami M. Charles Verspecht quand il apprendra cette triste nouvelle concernant son neveu ?

Dimanche 9 août 1914

C'est aujourd'hui le jour des grandes nouvelles. Nous apprenons par les journaux :

– « Que les Anglais sont entrés dans la lutte, que le premier ministre a prononcé un magnifique discours à la Chambre où il est autant question de sauver l'indépendance de la Belgique que de venir en aide à la France son alliée.

– » Que les Armées françaises ont passé notre frontière pour venir

au secours de nos troupes.

– » Que le Gouvernement français vient de nommer la ville de Liège Chevalier de la Légion d'Honneur pour la belle résistance qu'elle a apportée aux envahisseurs que nos troupes ont repoussés sous les forts. Liège avec Belfort et Paris sont les seules villes d'Europe ainsi honorées pour une défense militaire. Notre petite armée a brisé le premier élan de l'ennemi par la belle résistance des forts de l'Est.

– » Que Sa Majesté Albert 1^{er} a félicité les défenseurs de Liège par l'ordre du jour que voici :

Grand Quartier Général, 7 août 1914.

A l'Armée,

» Nos camarades de la 3^e division d'armée de la 15^e brigade mixte vont rentrer dans nos lignes après avoir défendu en héros la position fortifiée de Liège.

» Attaqués par des forces quatre fois supérieures, ils ont repoussé tous leurs assauts. Aucun des forts n'a été enlevé. La place de Liège est toujours en notre pouvoir. Des étendards, quantité de prisonniers sont les trophées de ces journées.

» Au nom de la Nation, je vous salue Officiers et Soldats de la 3^e division d'armée et de la 15^e brigade mixte. Vous avez fait honneur à nos armes, vous avez rempli tout votre devoir, montré à l'ennemi ce qu'il en coûte d'attaquer injustement un peuple paisible mais qui puise dans sa juste cause une force invincible. La Patrie a droit d'être fière de vous.

» Soldats de l'Armée belge, n'oubliez pas que vous êtes à l'avant-garde des Armées immenses de cette lutte gigantesque et que nous n'attendons que l'arrivée de nos frères d'armes français pour marcher à la victoire. Le monde entier a les yeux fixés sur vous. Montrez-lui par la vigueur de vos coups que vous entendez vivre libres et indépendants.

» La France, ce noble pays qu'on trouve toujours dans l'histoire associé aux causes justes et généreuses, vole à notre secours et ses armées entrent sur notre territoire.

» En votre nom, je leur adresse un fraternel salut.

Albert.

– » Que les Français viennent de culbuter les Allemands dans un combat à Altkirch en Alsace et sont entrés à Mulhouse. »

Cela va donc bien sur toute la ligne.

Lundi 10 août 1914

Je me suis rendu chez Salot pour essayer d'obtenir des journaux mais il n'y a plus que les abonnés par la poste qui les reçoivent. Cependant M^{elle} Salot me promet de me passer chaque jour un n° du XX^e siècle. Cela me coûtera 50 centimes par n°. D'un autre côté, un de nos voisins, M. David, me prêtera le n° du Petit Bleu qu'il reçoit encore.

Aujourd'hui, ces deux journaux sont pleins de l'éloge des Belges. Ce n'est que le soir que j'en prends la possession et que nous les dévorons en famille.

Ils sont pleins de petites nouvelles sur les menus faits d'armes contre les uhlands qui parcourent le pays en petites bandes.

Comme les provisions se font rares, nous recourons à Maria.

Notre marchand de lait de Ramet vient encore ces jours-ci. Il nous apporte un peu de beurre et de *potkèse*, ainsi qu'un panier de fruits et légumes. Nous voilà donc encore tranquilles pour quelques jours !

Ce soir, une surprise : une lettre nous arrive de Barvaux. Elle a été portée par la poste de Barvaux à Jemelle en automobile et est venue de Jemelle à Huy en Chemin de Fer. De Huy à Seraing, encore en automobile. A Barvaux, on n'a encore rien vu paraît-il et l'on semble y être bien tranquilles.

Nous répondons immédiatement à cette lettre pour rassurer nos parents sur notre sort et leur recommander la plus grande prudence dès la réception des soldats allemands. A la campagne, on ignore facilement les règles, les lois de la guerre et une imprudence pourrait exposer les ignorants à de cruelles représailles. Espérons que cette lettre arrivera à son adresse. Nous la mettrons demain mardi à la poste.

Pendant toute la journée d'aujourd'hui, nous avons entendu les canons dans la direction de la Hesbaye. Les Allemands voudraient-ils toujours passer entre nos forts pour atteindre nos armées ?

Chaque jour, des avions sillonnent le ciel. L'avion allemand Taube a la forme d'un pigeon. Ces appareils volent très haut et nous avons vu le fort de Flémalle faire la chasse à l'un d'eux sans l'atteindre toutefois. L'un de ces avions nous paraît avoir lancé sur nos forts des choses blanches ; seraient-ce des drapeaux blancs

ou des proclamations imprimées ? N'y a-t-il pas là une ruse de l'ennemi ?

Notre concert habituel, la nuit comme le jour, est le bruit du canon. Tantôt ici, tantôt là, nous entendons ses grondements à l'horizon.

Nous commençons presque à nous y habituer. Cependant, nous dressons l'oreille à chacun de ses coups, mais nous nous demandons ce qui se passe et nous nous disons chaque fois que ces bruits, solennels et terribles, sont l'annonce de la fin de vies humaines et le glas de pauvres jeunes gens qui meurent dans les champs sans avoir le regard de leur mère, de leur père, de leurs parents posés sur eux.

Mardi 10 août 1914

Statu quo. Pas de nouvelles de nulle part. Les journaux répètent ce que nous avons déjà entendu.

La neutralité des Hollandais est toujours certaine. Il en est de même de celle des Italiens. Que feront la Roumanie et la Turquie ? Le Danemark refuse les vivres à l'Allemagne pour rester neutre. Le Monténégro a déclaré la guerre à l'Autriche. De bonnes nouvelles aussi arrivent des Colonies et du reste du monde : les Colonies autonomes de l'Angleterre (Australie, Nouvelle-Zélande, Colonie du Cap, les Rajahs de l'Inde) ont mis leurs ressources à la disposition de la Mère patrie. Le Canada, lui, a fait cadeau de grandes quantités de farine. Les Etats-Unis sont de cœur avec l'Angleterre et l'approuvent. Le Japon, fidèle à ses traités, met deux escadres en état de combattre et surveille les mers de l'Asie.

Les navires anglais ont déjà capturé un bon nombre de transports et de navires de commerce allemands. Un croiseur allemand, qui a bombardé le Port du Liban, a été coulé par un torpilleur russe. Mais d'un autre côté, Bône et une autre ville algérienne ont été bombardées par les deux seuls navires de guerre que l'Allemagne possède dans la Méditerranée.

Aujourd'hui encore, grand concert lugubre du canon.

Mercredi 12 août 1914

Je me suis rendu à l'hôtel de ville pour voir le Bourgmestre M. Putzeys. Je lui ai dit que je mettais à sa disposition, pour les utiliser à soigner et à nourrir les blessés de Seraing, 875 frs, montant de mon

traitement pour le trimestre courant de Professeur et de Directeur à l'École Industrielle. Je fais cela volontiers pour les blessés parce que dans les forts de Boncelles et de Flémalle se trouvent parmi les soldats beaucoup de mes élèves de l'École Industrielle.

Je crois accomplir ainsi mon devoir de Directeur et contribuer de cette manière à défendre le pays. J'ai demandé qu'il ne soit pas fait mention de cet acte dans les journaux (la Tribune, le Journal de Seraing) qui paraissent depuis quelques jours quotidiennement dans la localité. Le Bourgmestre m'a chaleureusement remercié.

J'ai fait afficher à l'hôtel de ville que les listes des diplômés de l'École Industrielle du mois de juillet pourraient être consultées chez moi et qu'elles ne seront pas comme d'habitude affichées à l'hôtel de ville. J'ai fait cela pour la raison suivante :

Quelques-uns des élèves qui ont échoué aux examens sont actuellement sous les drapeaux. Je ne veux pas que ces jeunes gens ou leur famille apprennent leur échec dans les tristes circonstances que nous traversons. Chaque fois qu'un soldat sous les drapeaux ou leurs parents me demanderont s'ils ont réussi, je dirai : oui. Cela nous coûtera quelques diplômes qui ne sont peut-être pas mérités, mais nous aurons fait comme cela, croyons-nous, une action qui sera approuvée par toutes les honnêtes gens.

Je dormirai aujourd'hui plus tranquille, le cœur plein des actes que j'ai posés.

Je viens d'apprendre que mon confrère, M. le professeur Henri Francotte, aurait été fusillé. Il est Bourgmestre de Dalhem et se serait opposé à ce qu'un vieillard de 72 ans de sa commune fasse partie d'une escouade d'ouvriers réquisitionnés par les ennemis. Nous ne pouvons croire que cela soit vrai et possible. Attendons confirmation.

Dans la nuit, le canon a tonné d'une manière formidable dans la direction de Fléron. M. Cornet nous dit que les Allemands font le siège des forts de là-bas avec des pièces d'artillerie de 21.

M. Verspecht, de retour du Condroz, est venu aujourd'hui vers 5 h nous apprendre qu'un détachement d'infanterie allemande a été canonné par le fort de Flémalle alors qu'il traversait la campagne d'Yvoz près des maisons de nos frères et sœurs.

Nous craignons que ces maisons et leurs chers habitants n'aient été atteints par les shrapnells.

Ils ne nous avaient pas quittés que Parisse et M. Leclef sont arrivés

chez nous. Ce dernier, caissier des Cristalleries, était allé chercher à Bruxelles de l'argent pour payer les ouvriers. Parisse, sur les ordres de son chef, avait été l'attendre (à Flémalle, croyons-nous) à son retour au train et, ne pouvant repasser le pont du Val occupé par les Allemands, rentraient au Val en faisant un détour par le pont de Seraing. Parisse nous apprend que notre famille à Ramet est indemne ainsi qu'il en a pu juger en regardant les maisons de Jean et d'Eugénie de Flémalle.

Demain, nous auront peut-être des nouvelles plus précises.

Nous avons communiqué à Georges par Parisse un n° du XX^e siècle, le mettant au courant de ce qui s'est passé à Tongres entre l'Administration communale et les troupes allemandes. Il pourra en tirer une ligne de conduite si un cas analogue se présente chez lui.

Voici un petit fait qui nous montre comment ces pauvres uhlands envoyés en éclaireurs doivent souffrir : abandonnés à quelques-uns sur une grand-route en pays ennemi, sans vivres, leur vie menacée à chaque pas, ils sont en outre torturés par la faim. Trois d'entre eux ont été surpris par un paysan de Ramet, abattant des pommes dans un pré pour se nourrir. Le paysan les a fait entrer chez lui et leur a donné une nourriture plus substantielle. Les soldats sont partis ; peut-être aujourd'hui sont-ils morts sous les coups des nôtres !

Jeudi 13 août 1914

Nous apprenons le matin par Anita que Jean et sa famille ainsi qu'Eugénie ont quitté leur maison, les laissant à la disposition des soldats allemands venus hier dans la campagne et se sont réfugiés chez Georges. Nous sommes donc tranquilles de ce côté et nous leur envoyons par Anita le conseil de réintégrer leur domicile.

Aujourd'hui, le canon a tonné d'une manière formidable dans la direction du plateau de Herve. Que se passe-t-il ? M. Cornet le soir nous apprend – serait-ce vrai – que le fort de Chaudfontaine a été rendu intenable par ces coups et qu'il est abandonné par ses défenseurs. Pourvu que la nouvelle soit fausse !

Il nous apprend aussi que les Allemands ont fait aujourd'hui leur entrée à Seraing. Au nombre d'une centaine, ils sont arrivés de Liège, ont pris possession du pont où ils ont mis des gardes aux deux extrémités et ont creusé des tranchées au quai sur Jemeppe. Cette escouade a déblayé la voie pour le passage d'un singulier visiteur : un haut officier allemand, le colonel Keppel, est arrivé à Cockerill, a in-

formé M. Greiner qu'il pouvait reprendre le travail ; qu'on adjoindrait à chacun des chefs un surveillant officier allemand, que toutes les portes de l'usine seraient gardées par des sentinelles allemandes et que tous les ouvriers qui reprendraient le travail obtiendraient des Allemands un sauf-conduit.

Nous voilà donc occupé. Voyons ce qui se passera demain.

Vendredi 14 août 1914

C'est aujourd'hui qu'on fête Sainte Marie. Marguerite et moi ce matin nous avons offert des fleurs à maman et lui avons présenté tous nos vœux. Chaque année, cette petite fête de famille se passe dans les vacances, souvent pendant notre balade annuelle, mais toujours à un moment où nous avons l'âme bien tranquille et bien sereine. Quelle différence aujourd'hui ! Cependant, nous sommes toujours Belges ; que sera pour nous la fête de Sainte Marie l'an prochain ?...

Dans l'après-midi, nous avons la visite de Maria, de Joseph et de Charles. Ils apportent aussi leurs vœux à maman. Nous apprenons que dans la nuit d'hier, les shrapnells ont été lancés sur le pont de Seraing sur des Allemands.

Nous apprenons aussi qu'un millier d'Allemands sont entrés dans l'usine Cockerill avec des canons et que leur commandant a fait afficher à l'hôtel de ville une proclamation.

Il y est dit entre autres que ce commandant dirige l'usine conjointement avec M. Greiner ; qu'il majore de 50 % les salaires des ouvriers qui reprendront le travail vu la cherté des vivres ; que ce salaire est garanti par l'Etat prussien. Il menace ensuite la population de représailles si une attaque de civils contre les Allemands se produisait. Aujourd'hui, tout le monde doit être rentré à 9 h.

Nous sommes donc définitivement occupés !

Hier, nous nous sommes rendus à l'hôtel de ville avec Marguerite pour y recevoir un bon de beurre de ½ kg. Celui-ci est vendu à la population à l'abattoir. On pourra en avoir ½ kg tous les 5 ou 6 jours.

En circulant dans les rues, Marguerite a vu les premiers soldats allemands et a beaucoup admiré leur tenue.

Ils étaient une vingtaine tout près du pont. Aujourd'hui, elle en a aperçus d'autres qui passaient rue de l'Industrie et étaient à la recherche de pain et de victuailles.

Au moment où nous écrivons (16 ½ h le soir), le canon de Flémalle tonne probablement vers le pont de Seraing. La porte tremble à chaque coup ; nous sursautons à chaque détonation et nous entendons les shrapnells siffler.

Toute la journée, le canon a tonné, comme chacun des jours passés du reste. Nous n'avons reçu ni le « XX^e siècle », ni « Le petit bleu », ce qui nous indique que les communications avec Bruxelles sont définitivement coupées. En outre, les deux petits journaux, devenus quotidiens à Seraing n'ont pas parus, probablement par ordre des Allemands qui nous occupent.

Nous allons nous coucher, chassés par le bruit des shrapnells.

Que sera notre réveil demain ?

Voici quelques mots de Georges Clémenceau parus dans « L'homme libre » et reproduits dans le « XX^e siècle » du mardi 11 août :

« Petits pioupious de la France qui nous avez quittés avec de la vaillance plein le cœur pour « aller aux Allemands » comme nos amis belges, regardez ces hommes qui n'ont eu besoin que de 3 jours pour se faire une place éternelle dans l'histoire.

» Si vous aviez besoin d'une ardeur factice, je vous montrerais leur exemple, et je vous inviterais à ne pas permettre aux héroïques défenseurs de Liège d'alléguer qu'ils ont mieux fait que vous. Mais je sais qu'il est superflu de vous encourager. C'est tout un, le cœur des Liégeois est le vôtre. Ils ont fait « avant vous ». Une chance ! Votre tour va venir.

» Et c'est pourquoi, avant le terrible choc qui vous attend, je veux simplement vous annoncer que toutes les créatures humaines qui ont une conscience et un cœur attendent de vous le prodige de l'Europe sauvée d'une régression des siècles noirs. Je vous avais dit : « Leur drapeau tremblera sur leur cœur parce qu'ils ont le sentiment de mal faire. » Liège l'a fait tomber, leur drapeau. La suite est dans vos mains. »

Voici quelques nouvelles que portent les journaux d'hier jeudi :

Le roi des Belges a reçu les félicitations du Tsar de Russie et du roi d'Angleterre au sujet de la belle conduite des défenseurs de Liège ; il a été décoré de la médaille militaire de France, la plus haute récompense que la France donne à ses vieux généraux.

D'un autre côté, le général von Emmich, qui commande les forces

allemandes de Liège, aurait été décoré de l'ordre du mérite allemand pour la prise de Liège ! Voilà comment on écrit l'histoire.

Samedi 15 août 1914.

La nuit dernière, le canon a tonné sans arrêt. Vers minuit, j'ai vu, de la lucarne, les feux simultanés de Boncelles, Flémalle et Hollogne ; les trois forts tiraient successivement ; peut-être apercevaient-ils, ça et là des groupes d'Allemands. J'ai même vu un éclair s'allumer sur le teruil de l'Espérance ; il y a donc là des canons... amis ou ennemis !

A six heures du matin, j'ai été éveillé par des détonations plus fortes venant de la direction de Boncelles. Dans cette direction, on entendait, venant de très loin, des grondements sourds ; ils étaient suivis, une dizaine de secondes après, par de violentes détonations qui semblaient partir de Boncelles. Ces détonations ne ressemblaient pas à celles des jours précédents. Le vent du nord chassait des fumées grises qui trouvaient naissance à Boncelles. J'ai pensé que les Allemands faisaient le bombardement de notre pauvre fort ; les sourds grondements étant produits par leurs canons, les fortes détonations par les bombes lancées. Attendons-nous à des nouvelles pour ce soir !

Vers 11 heures, un aéroplane (allemand ?) venant de Hesbaye s'est dirigé vers Boncelles et est repassé quelques minutes après. Est-il venu voir les dégâts causés au fort par le bombardement de ce matin ?

Quelques soldats allemands viennent de passer ; ils ont obligé notre boucher Hubin dont la charrette stationnait devant chez nous à les suivre ; une réquisition, quoi !

Nous venons de prévenir Alice que, vu la cherté des vivres, ses gages seraient diminués de 50 % pendant la guerre ; que, cependant, si celle-ci ne nous causait pas trop de pertes, nous lui rendrions la différence la guerre finie. Elle a accepté. Parce que toutes les maisons de Seraing ont renvoyé leurs sujets, ne voulant pas les nourrir pendant la guerre, Alice est la seule servante qui soit restée dans le voisinage. Nous lui donnons aujourd'hui, comme principale mission, de nous procurer des vivres chez nos fournisseurs habituels. Elle part en chasse avec un grand panier et un billet de 20 frs.

Hier, notre marchand de lait de Ramet n'est pas venu. C'est la première fois qu'il a manqué ; aussi avons-nous tâché, aujourd'hui, de nous procurer du lait d'une autre façon. Nous en avons obtenu 2 li-

tres à l'abattoir où semble concentré le service du ravitaillement pour Seraing. Nous nous nourrirons de soupe au lait, si c'est nécessaire ; nous avons des biscuits pour compléter cette soupe.

Aujourd'hui, Seraing est donc plein d'Allemands. La fête de l'Assomption nous a ainsi réservé une bien cruelle surprise ; fête de l'Assomption unique dans notre vie.

Pour passer son temps, Marguerite, qui ne peut sortir depuis plusieurs jours, s'est occupée de son nouvel album de timbres-poste. Quand nous avons confectionné ce registre, nous étions loin de nous douter de la nature des loisirs qui permettraient de l'utiliser. Ainsi va la vie.

Si la guerre n'était pas là, j'aurais fini mes examens d'admission aux Mines et la semaine prochaine serait utilisée à préparer notre voyage annuel en Suisse. Cela me fait penser à l'Alsace et à la Lorraine allemande que nous avons traversées différentes fois et qui maintenant sont, comme notre cher pays, en proie à la guerre. Les belles plaines de là-bas ont probablement servi de champs de bataille, conjointement avec nos plaines du Brabant et du Condroz.

A 2 h, j'apprends de mauvaises nouvelles. Le fort de Boncelles est détruit. Nos soldats, avant de l'abandonner, l'ont inondé. Il y a eu quatre des nôtres blessés ; la garnison est prisonnière. Tantôt, vers 11 h, le commandant des forces allemandes à Seraing a rassemblé ses hommes près de l'hôtel de Ville et leur a annoncé cette bonne nouvelle pour eux. Ils sont plein d'allégresse. Y a-t-il lieu pour eux de se féliciter du résultat puisqu'ils ne peuvent utiliser le fort, dont les coupes ne fonctionnent plus.

On dit aussi à Seraing que, jusqu'à ce jour, cinq de nos douze forts sont détruits.

Nous devons nous attendre à ce résultat ; mais un résultat auquel les ennemis ne s'attendaient certes pas c'est qu'ils seraient arrêtés pendant quinze jours et plus par Liège.

Je crois que notre ville a bien mérité des alliés.

On m'apprend enfin que les Allemands ont pris à Seraing comme otages M. le Bourgmestre Putzeys, M. le Doyen Nyssen, M. le D^r du Val Fraipont et le Notaire Crespin. Espérons qu'ils ne seront pas plus mal traités que ne l'ont été les otages liégeois.

Voilà donc les résultats de l'occupation sérésienne et de l'ardent bombardement de ce matin. Nous avions deviné juste.

Nous croyons maintenant que les ennemis vont porter leurs efforts sur les forts de la rive gauche, et que, après avoir réduit ceux-ci, ils porteront seulement alors leurs armes vers la France, leurs arrières étant en sûreté.

Accordons une pensée d'admiration et de regret à tous les défenseurs des forts de Bonnelles et spécialement à nos élèves de l'École industrielle, qui se sont distingués là-bas en exposant leur vie pour la défense de notre indépendance et de notre liberté.

6 heures – Je rentre d'une tournée de 2 heures que je viens de faire à Seraing.

Je me suis rendu place de l'Hôtel de Ville. Là, des soldats allemands en très grand nombre sont prêts à quitter Seraing. Ils passent le pont par petits pelotons, accompagnés de leurs charrettes et de leurs bagages ; ils se dirigent par Jemeppe vers Flémalle et peut-être vers Hollogne. Leur objectif serait-il de faire tomber les forts de Flémalle et de Hollogne en leur pouvoir en les cernant par le bas tandis que leurs canons les bombardent des glacis de Bonnelles et de leurs retranchements de Cointe ?

Ils quittent donc une grande partie de Seraing. Un shrapnell leur est lancé sur le pont par le fort de Flémalle ; cela leur fait accélérer leur allure et ils passent sur le pont en courant.

Quelques-uns, placés entre l'Hôtel de Ville et la Statue de Cockerill, mangent la soupe que leur distribue une de leurs cuisines ambulantes. Chez Brouhon, tout est fermé de haut en bas.

J'entre alors à l'Hôtel de Ville pleine de soldats allemands. Ils sont très polis et s'écartent dans l'escalier pour me laisser passer. On me confirme les nouvelles que j'ai rapportées ci-dessus (c'est le Commissaire Jeunehomme qui me parle). Deux employés seulement dans la salle des pas perdus et une sentinelle, baïonnette au fusil, gardant la porte du cabinet du Bourgmestre où se trouvent les otages. Je cherche à parler à M. Fraipont et à M. Putseys, mais on m'interdit de les voir.

En quittant l'Hôtel de Ville, je rencontre M. Putseys, rue Collard-Trouillet. Il est remplacé momentanément comme otage par un échevin. Je lui présente mes souhaits pour sa tranquillité et lui fait mes offres de service le cas échéant. Je le charge de présenter mes souhaits à M. Fraipont.

Rue Cockerill, je vois que les portes de Cockerill sont gardées par des escouades de quatre ou cinq hommes allemands. La gare est oc-

cupée. Sur le chemin de fer, deux cents soldats allemands ont fait les faisceaux. Ils sont accompagnés de chariots, etc. L'un d'eux joue de l'accordéon et, ensemble, ils entonnent le chant « Die Wacht am Rhin ». C'est assez juste comme intonation mais cela ne me paraît pas un chant unanime ; la plupart seraient-ils trop fatigués pour chanter ?

Je cause ça et là avec des amis. Je fais une visite à M^e Venput et je rentre pour écrire ce que je viens de voir et d'apprendre.

Dans ma promenade, je constate que la population est très tranquille. Il est certain qu'elle ne se livrera à aucun acte d'hostilité contre des Allemands. Elle ne craint plus rien pour sa sûreté.

Pas de charrette dans les rues ; très peu de circulation ; beaucoup de monde sur les seuils faisant la causette ; de temps en temps, une automobile filant à toute vitesse et emportant des gradés allemands.

Les canons des forts se sont tus presque tout l'après-midi. De temps en temps seulement, un coup venant de Flémalle ou de Hollogne. J'entends trois coups au moment où j'écris cette phrase.

Aux dires des Allemands, ils ont été mieux à Seraing que partout ailleurs au milieu de notre intelligente population.

A 8 h, nous avons la visite de Joseph et Maria. Avec eux, nous faisons une petite séance de pronostics sur la suite prochaine et sur l'issue de la campagne. Ils nous quittent à 9 h pour ne pas dépasser l'heure de la retraite fixée par les autorités allemandes qui commandent à Seraing aujourd'hui.

Voici l'avis affiché à Seraing, relativement à l'usine Cockerill, par lesdites autorités :

Avis

« 1° A partir de ce jour, je prends la direction supérieure des Etablissements Cockerill, à côté du Directeur général actuel.

» 2° Le personnel garde ses attributions.

» 3° Les employés et ouvriers ont à se conformer strictement à mes ordres.

» 4° Leur salaire leur est assuré.

» 5° En raison de la cherté des vivres, le ministère de la guerre prussien allouera aux ouvriers pendant la durée de la guerre un supplément de salaire de 50 %.

» 6° Celui qui exécutera son travail consciencieusement et dont la conduite ne laissera rien à désirer sera bien traité.

» 7° Les personnes qui soulèveraient des difficultés, se livreraient aux sabotages ou endommageraient volontairement les pièces en fabrication seraient traduites devant le conseil de guerre et doivent s'attendre aux plus sévères sentences.

» 8° Le travail reprendra dans toutes les divisions autant que possible le lundi 17 août.

Keppel

Colonel attaché au gouvernement allemand de la forteresse de Liège

Seraing, le 14 août 1914

Dimanche 16 août

La nuit passée a été relativement tranquille.

A 4 h $\frac{1}{2}$ du matin cependant, le canon a commencé son infernal concert. Je me suis rendu à 4 h $\frac{3}{4}$ à ma lucarne pour observer ce qui se passait. De là, je vois parfaitement le fort de Flémalle et la colline sur laquelle se trouve celui de Boncelles. Les coups portaient des environs de ce dernier, mais c'étaient cette fois les canons ennemis. Ils bombardaient le fort de Flémalle. Je suis resté un quart d'heure à mon observatoire. On entendait très bien siffler les obus allemands et on les voyait éclater sur le fort de Flémalle et aux environs. Notre malheureux fort tiendra-t-il sous une pareille attaque ? Il ne répond pas. Sans doute, parce qu'en soulevant ses coupôles, il se rendrait plus vulnérable. Peut-être encore nos défenseurs en ont-ils déjà détruit le mécanisme, prévoyant qu'ils devront se rendre. Il me semble que les coups envoyés à Flémalle et le bruit des obus allemands est moins grand maintenant que ce que nous avons vu les jours derniers. Je m'explique parfaitement ce fait. Depuis huit jours, le vent est au nord-est ; il nous apportait le bruit du plateau de Herve où sont les forts de Fléron, Barchon, Evegnée. Il éloigne de nous le bruit du canon d'aujourd'hui. Le fort de Flémalle est environné de nuages de fumées noirâtres qui se dirigent vers les Trixhes.

Le canon a tonné jusqu'à 7 h puis il s'est tu. Le fort se serait-il rendu ? Vers 10 h, je me mets de nouveau à ma lucarne. Un drapeau flotte toujours sur le fort de Flémalle. Ce n'est pas un drapeau blanc, c'est un drapeau tricolore ainsi que nous le montre notre lunette. Est-ce le nôtre ou le drapeau allemand... qui se ressemblent beaucoup ? Attendons toujours.

La sœur d'Alice nous apprend vers 11 heures que le Val est rempli de troupes allemandes. Ils ont réquisitionné la locomotive des Cristalleries pour dégager le pont. S'ils croient donc pouvoir travailler sur le pont, c'est que Flémalle est pris. S'il l'est, espérons qu'il est

hors de service !

Midi et demi. J'apprends que le fort de Flémalle s'est rendu et peu après j'apprends que tous les forts de Liège sont au pouvoir de l'ennemi. Pas de commentaire !

3 heures. Je vais faire une visite chez M. Cornet. J'y apprend que des troupes allemandes passent à Jemeppe en grand nombre, se dirigeant vers Namur. Nous nous y rendons aussitôt Marie, Marguerite et moi. Le grand passage est fini. Nous voyons quelque 3 à 4 centaines d'hommes de troupes en ligne du 56^e régiment. Ils ont logé à l'établissement Beer et dans les maisons avoisinantes. M. Charlier, directeur de la maison Beer, m'apprend que les forts cédés sont en bon état et que les Allemands les ont pris en les criblant de bombes de gaz délétères. Leur garnison s'est rendue presque asphyxiée.

Nous rentrons pour 6 heures en parcourant quelques rues de Seraing gardées par des soldats en armées et sillonnées par d'autres en balade. Nous sommes occupés militairement par l'armée grise.

A l'hôtel de Ville et aux autres édifices publics (écoles), notre cher drapeau tricolore est resté arboré. C'est donc devant nos couleurs que les Allemands défilent et se promènent.

Lundi 17 août 1914

La nuit a été bien tranquille. C'est la première nuit de cette nature depuis quinze jours : nos pauvres forts, n'est-ce pas, ont perdu leur grande voix. Peut-être quand ils la retrouveront ne parleront-ils plus que le langage des canons allemands !

Au moment où je me lève, j'entends dans l'air du dehors un bruissement particulier qui ressemble aux piaffements de centaines de chevaux mêlés au bruit d'une grande foule. Cela vient de rues autres que la nôtre, s'élève dans l'air et remplit l'espace. Sans nul doute, c'est l'armée allemande qui passe.

Je ne me trompe pas ; car, lorsque j'arrive vers 9 h ½ au pont de Seraing, je vois tout le quai à Jemeppe couvert de troupes. Vite, je viens reprendre Marguerite et la mène où passaient les soldats. Vers midi, Marie vient nous retrouver.

Nous nous installons tout de suite à côté du pont, à Jemeppe, sur un tertre formé par les soldats allemands les jours passés, quand ils ont creusé des tranchées à cet endroit et, de 10 h à 12 h ½, nous voyons le formidable cortège.

Troupes de ligne passant par compagnie, capitaine à cheval en tête ; uhlands, artilleurs avec leurs canons et leurs caissons ; mitrailleuses, chariots innombrables en tôle, bien cadenassés, portant des

munitions ; charrettes par centaines avec farine, viande, nourriture de toute espèce ; cuisines ambulantes où la grande marmite cuit sans arrêt, nous envoyant les bouffées de la soupe ; ambulances avec civières, tentes et ambulanciers ; voitures de médecins ; charrette de pontonniers avec des grandes barques en tôle, etc., etc. et il en vient de Seraing par la rue Cockerill et le pont, il en vient de Tilleur par le quai... il en vient de partout. Tous se dirigent vers Flémalle, croyons-nous, par Hollogne vers la Hesbaye. Ils vont peut-être à la rencontre de notre armée vers Tirlemont et Landen... et tous les hommes sont habillés de gris, c'est l'armée grise. Dans cette foule, les officiers se distinguent très peu des simples soldats ; ils ont seulement un simple galon doré sur le col de la vareuse et des épaulières avec une torsade argentée ou dorée ; presque tous sont gantés ; le drap qui les habille est plus fin.

Les fantassins ont l'air bien fatigués ; les chevaux, la plupart de bien belles bêtes, sont crottés et éclaboussés jusque bien haut ; les uniformes ont l'air bien malpropres... Il est vrai que les malheureux qui les portent ne vont pas à la parade ! De tous ces hommes qui laissent derrière eux des femmes, des enfants, des mères dans la désolation – de tous ces fringants chevaux – de tous ces solides et riches attelages... Combien rentreront en Allemagne !

Quelques scènes :

Voici deux brillants officiers d'état-major, l'air important ; une belle automobile arrive portant, entre autres, un haut gradé à longue barbe grisonnante, couché à la place d'honneur, un colonel sans doute, et, à côté, un officier plus jeune que nous prenons pour l'aide de camp. Les deux brillants officiers s'approchent de l'auto qui s'est arrêtée ; mais ils n'adressent pas la parole au haut gradé qui ne semble pas les entendre ; ils parlent seulement à l'aide de camp et celui-ci transmet leurs dires au gradé à la grande barbe... La consigne défendrait-elle peut-être d'adresser directement la parole au haut officier et existerait-il entre les officiers et les officiers supérieurs une distance aussi grande qu'entre le vulgaire soldat et l'officier ? La discipline allemande veut-elle ces distinctions et ces distances ?

Une compagnie passe devant nous et à ce moment le capitaine commande « Halte ! » Quel soulagement pour les troupiers fatigués qui accueillent l'ordre d'un « ah ! » de contentement, déposent leurs sacs et les jettent à terre pour s'en servir comme sièges... mais ils n'ont pas le temps de s'asseoir : l'ordre « en avant » du capitaine a retenti. A ce moment, j'ai entendu les blasphèmes « God... ! » des pauvres soldats déçus. Et j'ai pensé qu'ils ne marchaient pas avec un bien grand enthousiasme à cette guerre de l'Allemagne contre l'Europe !... En est-il de même dans l'armée française qui court là-bas à ses fron-

tières ? Répondez !

Les soldats et même les sergents ignorent où ils se trouvent. Un Sérésien placé près de moi vient de leur dire qu'ils sont en Belgique, à Seraing et que cette rivière qu'ils traversent est la Meuse. Il aurait fallu voir leur étonnement lorsqu'ils se passèrent de l'un à l'autre le mot « Die Maas ! »

Je dois dire que l'armée allemande est bien chaussée, magnifiquement équipée. Elle renferme de beaux hommes, presque tous à cheveux clairs ; mais cependant la majorité des hommes que j'ai vus sont petits et ne paraissent pas mieux choisis que dans notre armée. En voyant leurs fusils, je me suis demandé s'ils étaient plusieurs coups. Un Sérésien, placé près de moi, qui s'y connaît en armes, me dit que les fusils allemands ramassés sur le champ de bataille à Bonnelles sont à un coup et de 1890. Serait-ce possible ?

Il me semble que nous avons pu voir passer devant nous de 10 h à 12 h ½, cinq à six mille hommes.

Après notre dîner, vers 2 h ½, nous nous rendons au Val. En chemin, à Marihaye, un employé de la houillère me dit que, si je vais plus loin, je risque d'être forcé de travailler au repavement de la route au Val Saint-Lambert. Marie veut me faire revenir en arrière, mais j'avance et au Val j'apprends que l'ouvrage est fini, que je pourrai passer sans encombre. Vu, en arrivant M. Lecrenier, dont la femme et la fille sont à Huy et dont le gendre, dans l'affaire de Bonnelles, est resté seul survivant de sa compagnie... Pauvres petits troupiers belges !

Christine va recevoir et héberger cinq officiers. Et, en effet, vers 5 h ½, nous les voyons arriver ; ils sont du 76^e régiment, de Brunswick, ont logé à Spa, puis à Poulseur avant d'arriver au Val. Le Val loge 1.000 hommes ; les officiers et 250 soldats sont dans la cour ; le reste est logé dans la rue du Val, jusqu'au commissariat.

Parisse loge le capitaine Schmidt, un lieutenant et trois sous-lieutenants. Ils ne sont pas fatigués, disent-ils, mais sont bien heureux de pouvoir prendre un bain dans la grande baignoire de Christine. L'un des sous-lieutenants me dit qu'il est marié depuis deux ans ½ et a une petite fille d'un an et demi ; ses yeux s'emplissent de larmes à ce souvenir. Ils ne demandent pas à faire la guerre, ces hommes ; ils obéissent aux ordres qu'ils ont reçus. Ils ignorent tout ce qui s'est passé, nous demandent si nous avons des nouvelles du dehors. Je réponds en traçant dans l'espace un grand signe : ? Ils ont compris et

ajoutent que ce sera pour dans quelques jours.

Je conseille à Parisse et à Christine de bien traiter leurs hôtes ; c'est aussi leur avis. Ces officiers, comme leurs hommes, auront tant à souffrir que les cœurs compatissants doivent penser à ce que l'avenir leur réserve. Souhaitons que les pauvres nôtres soient aussi bien traités prisonniers en Allemagne et que, si la guerre laisse à tous de tristes souvenirs, il ne soit pas dit que les peuples en guerre se sont comportés comme des sauvages.

Un des officiers me dit qu'à Poulseur plus de vingt maisons sont détruites. Une vieille femme de 70 ans a, dans ce village, paraît-il, abattu un officier allemand de trois coups de revolver.

Les officiers reçus sont très polis. Ces hommes, vus à la tête de leurs troupes, paraissent hautains et inabordables. Pris en particulier, ils sont tout autres et ils produisent une bien meilleure impression.

Marguerite est toute contente d'avoir pu leur adresser quelques mots d'Allemand. Elle nous dit que c'est amusant de parler ainsi cette langue.

Nous rentrons chez nous à 7 h du soir. Les rues sont en effervescence, sauf la nôtre qui est tranquille comme toujours.

Soirée sans incident.

Mardi 18 août 1914

Il me semble avoir entendu, dans la nuit, quelques coups de canons lointains mais je ne suis pas certain du fait. Les machines qui fonctionnent encore dans nos usines produisent aussi des bruits que j'aurais pu confondre avec le bruit de canon. Ce serait-on battu dans les environs ? Dans tous les cas, on nous dit, le matin, que les troupes allemandes qui devaient loger à Seraing cette nuit et y étaient installées depuis l'après-midi, ont dû partir et se sont portées en avant.

Je constate que le drapeau belge est enlevé à l'école industrielle. Y réparaitra-t-il un jour à la place où nous l'avons vu tant de fois et dans tant de circonstances diverses, heureuses ou non ?

On m'apprend aujourd'hui beaucoup de nouvelles des engagements qui auraient eu lieu en Hesbaye (Couthuin, Jehay, Bodegnée) entre l'armée allemande et l'armée des Alliés. Les Allemands auraient été repoussés avec de grandes pertes. Cependant, je ne puis croire ces nouvelles qui me font l'effet d'être de simples « on dit ».

Il est encore passé des troupes allemandes par Seraing, moins

qu'hier toutefois. Je ne suis pas sorti de la maison et n'ai pu rien contrôler.

Des soldats allemands font une longue tranchée le long de la rue Cockerill et de la rue du Bac. Peut-être est-ce pour y déposer des fougasses qui sauteront sous les pieds des Français si les Allemands devant faire retraite sont poursuivis par les premiers. Les Français pourront-ils éviter cette catastrophe si elle se produit ?

M. Greiner et son fils Paul, MM. Hochts, Tonneau, Terstroem et de Schrepen sont prisonniers et conduits à Saint-Léonard. Le premier est accusé, paraît-il, d'avoir pris part directement à la défense de Liège par des signaux ou par le dépôt de fougasses à certains endroits. Cette accusation me paraît être un racontar.

M. Génard, éditeur de « La Tribune », a été arrêté pour un article paru dans ce journal où il serait question de vols mis à la charge des armées allemandes. Encore une accusation fantaisiste sans doute. Une armée n'est pas une bande de voleurs. M. Génard, pour sa défense, dit que cet article est extrait du « Peuple ». Attendons pour voir ce qu'il en est.

On me raconte enfin qu'un aéroplane aurait, ce matin ou hier, lancé un grand nombre de numéros d'« Excelsior » sur la place Saint-Lambert à Liège. Si cela est vrai, cela signifierait que les Allemands ont subi des échecs car ces journaux ont certainement pour but de démoraliser les Allemands et d'encourager les Liégeois.

En réalité, ma journée s'est passée en papotages sur de prétendus événements qui donnaient l'avantage aux Alliés.

Ici encore, attendons, nous verrons si la journée de demain apportera une certitude à ces nouvelles.

Mercredi 19 août 1914

Journée sans incidents particuliers. Passage de troupes et de charriots, la nuit dernière, quelques coups de canon ça et là, roulement des voitures dans la nuit et rumeurs remplissant l'espace. Le matin et l'après-midi, reçu plusieurs visites qui m'apprennent des nouvelles aussi sensationnelles que fausses, sans doute : prise de Metz par les Français ; à Bruxelles, on fusille le prince et la princesse d'Areberg comme espions allemands. Je cherche à contrôler les nouvelles d'hier : les tranchées que l'on creuse le long de Cockerill sont pour voir si l'usine serait reliée électriquement avec les forts et avec Huy, car on accuse M. Greiner d'avoir pris une part directe, de cette ma-

nière, à la lutte. L'aéroplane français a été fusillé à Liège mais n'a pas jeté de journaux sur la ville et n'a pas été atteint. M. Cornet m'apprend que M. Greiner a pu communiquer à ses chefs de service et à leur personnel le conseil de reprendre le travail demain.

Joseph Vandenberg nous raconte comment le fort de Fléron s'est rendu. La garnison, toute entière, au dernier moment, est montée sur le fort pour tirer sur l'ennemi ses dernières cartouches et quand les Allemands ont pris possession du fort, ils n'y ont plus trouvé que 3 hommes blessés ! Il nous raconte aussi la retraite de jeudi dernier faite par six cents hommes de nos troupes, oubliés sur les tranchées, et qui sont parvenus à rejoindre nos lignes. Ces deux faits, s'il sont vrais, montrent le courage, l'héroïsme de nos braves petits soldats !

Jeudi 20 août 1914

Je me suis rendu à l'Ecole industrielle et ai été disposer mon bureau pour le cas où des troupes viendraient à être logées dans le bâtiment.

En passant le long du mur de chez Berger, j'y ai vu une affiche de notre administration portant un ordre du gouvernement militaire allemand de Liège : il est enjoint aux Sérésiens de remettre leurs armes aux soldats occupant la localité, sous peine des plus dures représailles, de rester calme, et de ne prendre part à aucune action militaire.

Suivant cet ordre, je me rends, à 11 heures, à la gare et y remets mon revolver aux soldats allemands préposés à recevoir ces armes. La gare est pleine de gens qui obéissent comme moi à cet ordre : j'y vois M. Fontenelle, chef de service, le Directeur du Collège Saint-Martin, etc. C'est là mon deuxième contact avec les soldats allemands que je trouve encore très polis ; ils m'ont remis un reçu ainsi libellé : *Reçu de M. Prof. D' Fairon un revolver – Seraing 20 août 1914 s. (il-lisible)* (sous-lieutenant, je pense). Je fais une croix sur cette arme, je ne la réclamerai jamais, car je la considère sans valeur et en mauvais état. J'ai ce revolver depuis 1885, un souvenir, cependant.

En revenant de la gare, ai rencontré la sœur de M. Génard. Elle m'apprend que son frère a pu fournir le n° du « Peuple » dont il avait reproduit un article dans « La Tribune », article pour lequel on le menaçait d'être fusillé. Il sera relâché dans quelques jours.

« La Tribune » ne paraît plus depuis quelques jours. Le journal de Seraing, paru hier, annonce qu'il ne paraîtra plus. Il est sans doute

interdit par les autorités allemandes.

Comme hier, comme les jours précédents, nous sommes sans nouvelles de la guerre. J'en conclus que rien de fâcheux ne s'est passé pour les nôtres. Car, s'il en était autrement, les autorités allemandes s'empresseraient de faire connaître les succès de leurs armes et autoriseraient les journaux à les publier (au besoin les y fourniraient) et à les répandre.

L'état de siège dans lequel nous vivons depuis quelques jours est rempli d'horreur : nous sommes isolés du reste de l'humanité, le cœur et l'âme opprimés par l'incertitude, ayant en perspective la famine, peut-être, comme aussi bien d'autres maux qui pourraient s'abattre sur nous. Les rues sont pleines de monde, de femmes surtout, qui se communiquent leurs impressions et les sots racontars inventés par des imaginations fertiles et des intelligences aux abois. Je suis étonné de mon calme et du calme qui règne dans ma maison au milieu de cette effervescence. Si tout ce monde s'occupait comme nous en travaillant, il serait plus tranquille et les nouvelles de la rue auraient moins d'effet sur lui.

Aujourd'hui, les chefs de Cockerill et un grand nombre d'ouvriers, selon le conseil de M. Greiner, ont repris le travail. Quelques-uns s'occupent toujours à la tranchée qui entoure Cockerill, sortant ainsi travailler à la délivrance de leur Directeur, d'autres vont à l'usine. Mais celle-ci ne redeviendra la ruche bourdonnante qu'elle était que si elle reçoit du charbon, du coke et du minerai. Les stocks sont épuisés et il va falloir éteindre le four.

Il en sera de même aux Cristalleries, me dit A. Fouarge ; il faudra probablement éteindre les fours, faute de combustible.

Des chariots allemands (une quarantaine) sont venus s'installer vers 10 h du soir hier, pour y passer la nuit, au milieu des rues du Marais et de l'Industrie. Les hommes ont dormi à la belle étoile ; quelques sentinelles veillaient. Ce matin, ils sont repartis vers la Hesbaye.

J'apprends chez M. Absil que la maison de Charles Verspecht a été occupée par les Allemands qui avaient trouvé la place vide. Ils ont sans doute supposé que Charles se méfiait d'eux et avait pour cela abandonné ses pénates. Nous savons, nous, qu'il les a quittés pour venir auprès de sa vieille mère. Les Allemands ont été fâchés de cet acte de méfiance qu'ils ont cru volontaire et ils ont fait grandement usage du vin et des provisions de Charles. Ce sont les lois de

la guerre. Je suis heureux de n'avoir pas cédé aux suggestions du voisinage et d'être paisiblement resté chez moi. J'ai la conviction qu'aucun tort ne me sera fait par les Allemands. Leurs soldats sont des soldats comme les nôtres, membres de familles honorables, faisant la guerre non à la nation mais à l'armée belge. Pourquoi se méfier d'eux et, par une contenance fâcheuse, leur dire qu'ils ne sont pas dignes de confiance ? Je comprends leur colère à certains moments ; cependant, mon cœur ne me permet pas de l'approuver. Si quelques-uns parmi eux sont lâches, nous devons penser que parmi les nôtres, il en est aussi qui méritent peu de confiance. Cependant, les officiers sont là pour réprimer les désordres de leurs troupes, et il paraîtrait que des officiers allemands ont abattus à coup de révolver certains de leurs hommes qui avaient grandement manqué à leur devoir.

Nous sommes en pleine invasion, exposés à tous ses maux ; faisons-y face par une contenance digne et ferme, mais restons humains envers tous ces soldats, quels qu'ils soient, qui ont quitté tout leur bonheur et leur tranquillité pour obéir aux ordres qu'ils ont reçus.

Aujourd'hui encore, passage en cortèges de chariots. Pas de troupes. Peut-être celles-ci passaient-elles par une autre voie.

Tranquillité absolue sur ce cercle des collines qui forment notre horizon. Mais que se passe-t-il donc par là dans les plaines de Hesbaye, du Brabant, du Condroz et de l'Ardenne ? Quel choc formidable se prépare autour de nous !

A 7 h ½ du soir, M. Seret fils, qui est allé chercher du beurre en Hesbaye, nous en apporte 2 kg (à 4,50 f). Il vient de Cras-Avernas près de Hannut. M. Seret nous raconte qu'il a suivi la grand-route de Waremme toute couverte d'Allemands, surtout de chariots. Ce sont les derniers de l'armée qui sont partis sur Bruxelles. Il nous raconte beaucoup de choses qui se disent en Hesbaye, telles qu'un combat qui aurait eu lieu à Jauche, un autre à Jodoigne ; probablement des engagements d'avant-poste sur la gauche de l'armée ennemie.

10 ½ heures – Quelques coups de canons lointains nous ont appelés à la cour, M. Warzée, Marie, Marguerite et moi. Tout à coup, de l'horizon vers Ramet et Neuville, nous arrive un bruit étrange, terrible. Il ressemble à celui que produit une forte pluie accompagnée de grêle, tombant sur le feuillage de grands arbres. Sans nul doute, c'est la fusillade d'un contact qui a lieu de ce côté, bien loin, fusillade accompagnée du bruit des mitrailleuses. Ce bruit semble s'étendre sur une partie de cet horizon ouest. De temps en temps, un coup de

canon l'accompagne. Cela dure environ cinq minutes, s'arrête deux ou trois minutes puis reprend pendant deux ou trois minutes encore. Cela se termine par quelques tirs isolés de mitrailleuses, puis tout rentre dans le silence. Sans doute, l'armée française s'avance-t-elle de ce côté pour couvrir tout le Condroz, atteindre le plateau de Herve et couper ainsi la retraite à l'armée allemande passée en Hesbaye. Ce que nous venons d'entendre est probablement la lutte entre une partie de Français et les Allemands chargés de garder le Condroz. Les Français réussiront-ils dans leurs entreprises car les Allemands, depuis 15 jours, se fortifient dans le pays ? Ils devront peut-être sacrifier beaucoup d'hommes pour cela. Dieu conduise leurs coups !

A minuit, je suis attiré à la fenêtre de ma chambre par le bruit du canon et j'abandonne mon lit pour être fixé sur sa provenance. Ce bruit vient encore du Condroz, d'un point beaucoup plus éloigné que celui du combat rapporté ci-dessus, peut-être de Nandrin, Saint-Séverin, Tinlot. Charles Verspecht dit en savoir long à l'heure actuelle sur ce qui se passe là-bas, puisqu'il est à Saint-Séverin depuis huit jours. Le nouveau bruit très éloigné s'explique encore par l'attitude de l'armée française dans Le Condroz... C'est bien le plan de lasser les Allemands passés en Hesbaye. Ce combat à coups de canon (nous n'entendons pas les autres détonations, sans doute il y en a-t-il !) dure assez longtemps : une demi-heure peut-être.

Nous saurons probablement les résultats de ces combats dans un jour ou deux. Je crains que les Français aient bien difficile de réaliser leur plan !

Vendredi 21 août 1914

Je suis réveillé, vers 6 h du matin, par la rumeur que produit une armée de cavaliers passant sur une chaussée pavée.

Ce sont des cavaliers allemands qui suivent la rue Léopold et la rue Cockerill et se dirigent vers la Hesbaye. En sera-t-il passé de ces soldats !

A 10 h, Marguerite et moi nous nous rendons au Val pour aller prendre des nouvelles de la famille. Les rues de Seraing sont tranquilles ; ça et là, des ouvriers parlant sur le seuil des portes ; quelques piétons, des charrettes de maraîchers, de temps en temps une automobile avec quelques soldats allemands. Une patrouille garde le passage à niveau de Marihaye (20 hommes) ; ils ont dressé une tente sur le quai d'embarquement ; une autre occupe la gare du Val et la Place

de la Gare est couverte de charrettes de ravitaillement et d'une cuisine ambulante. Une sentinelle isolée est au passage à niveau de la Houillère.

Vu la tranquillité des chemins, nous décidons, Marguerite et moi, de pousser jusqu'à Ramet après avoir vu le Val.

Rencontre, au Val, Parisse et Georges qui ne savent rien de nouveau. Georges vient de Seraing où il s'est rendu pour le ravitaillement de sa commune.

Depuis la Houillère d'Ivoz, vers Ivoz et Ramet, toutes les maisons sont fermées et je suis impressionné de l'air rébarbatif et hostile que les rues ont pris ; pas une âme qui vive ne s'y rencontre, les trottoirs sont nus, peu de monde sur les seuils. On dirait que la population tout entière a peur. Je crois qu'une telle contenance est de nature à blesser les troupes d'occupation, qui peuvent y voir non de la crainte, mais de la méfiance : les gens d'Ivoz-Ramet semblent oublier que les Allemands sont des soldats et non des voleurs et des brigands. Je préviendrai tantôt toute ma famille et leur ferai ouvrir leurs volets à tous.

Chez Eugénie, nous voyons les traces laissées par les coups envoyés du fort de Flémalle aux Allemands, dans les journées des 12, 13 et 14 août. Deux cent cinquante Allemands environ ont occupé les propriétés François et Gérard et se sont avancés dans la campagne chez Eugénie et chez Jean où ils ont été canonnés. Un obus a fait sauter le mur de soutènement et le grillage le long de la route dans la direction du Val : les pierres de taille ont sauté, le grillage est cassé et tordu, le trottoir défoncé. L'obus a sauté après être entré sous le mur de soutènement. Il a criblé entre autres son grillage de balles ; un gros éclat a traversé le volet et la fenêtre du salon, arraché le rideau et a produit, près de la cheminée, un trou comme le poing. Un autre a pénétré dans le volet et la fenêtre de la cuisine, causant moins de dégâts. Le toit de la petite maison est perforé en plusieurs endroits. Chez Jean, un obus a pénétré dans le toit qui est en partie détruit ; d'autres ont atteint les vergers : trois d'entre eux ont éclaté le long du mur du cimetière, creusant dans le verger des trous profonds. Un autre a abattu le mur du cimetière, le long de chez Jean, sur une longueur de cinq ou six mètres et pénétré dans un caveau contigu ; un autre encore, dans le pré du dessous, a pénétré en terre auprès d'un arbre sans éclater. Celui-ci présente encore du danger pour la propriété voisine.

Eugénie a eu des uhlands à loger ; elle les a bien reçus et est fort

contente d'eux. Elle l'est moins de ses hôtes de l'infanterie qui, ayant trouvé la maison fermée, ont fait sauter deux portes de derrière, ont brisé la porte de la cave à vin et ont visité celle-ci, ont fait une razzia dans le poulailler. Quand Eugénie est revenue après quelques jours, elle a trouvé le fait accompli. La même chose s'est passée chez Jean qui en a été quitte avec bon nombre de bouteilles de vin, etc.

Nous nous sommes rendus ensuite chez Magerotte. Ici toute notre famille (Jean, Anna et les deux enfants ; Eugénie ; Georges, Maria, moi, Marguerite et Flexal), — dix personnes — ont passé trois nuits dans la cave de Georges, si humide, si malsaine. La pauvre Madame Marguerite se ressent encore aujourd'hui de ces terribles nuits ; elle en est rhumatisée.

Nous rentrons à Seraing vers 4 h ½. En repassant au Val, Parisse m'apprend qu'un homme de Saint-Séverin lui a dit qu'on se bat sur le haut Condroz. Le bruit de ce combat a été perçu ce matin faiblement à Saint-Séverin. Serait-ce la lutte, la grande lutte aux environs de Namur ?

Comme nouvelles sensationnelles qui courent avec persistance depuis avant-hier : la prise de Metz, la destruction de la flotte allemande, le bombardement de Hambourg, la déclaration de guerre du Danemark ! Si tout cela était vrai, la guerre serait finie demain. Mais je ne les crois pas, parce que ces faits ne me paraissent pas possibles en si peu de temps.

On m'apprend aussi que le doyen de Visé et le bourgmestre sont fusillés. Pauvre M. Meurice ! Qui aurait pu croire que ce sympathique collègue pût disparaître dans des circonstances aussi tragiques ? Mais cette nouvelle est-elle vraie ? On dit tant de choses.

On m'apprend enfin, et cela d'une façon certaine, que quelques maisons de Liège, place de l'Université (le fruitier, la salle de l'Emulation, etc.) brûlent. Il paraîtrait que des étudiants étrangers habitant dans ces parages auraient tiré sur les Allemands qui auraient usé de représailles. On me dit aussi que quelques maisons de la rue des Pitteurs sont incendiées et que, dans la rue des Carmes, on a fusillé plusieurs Liégeois ! Ces détails ont besoin d'être contrôlés. Que de ruines !!!

Reçu, ce soir, la visite de Joseph et Maria.

Samedi 22 août 1914

La nuit dernière a été fort tranquille et, ce matin, si ce n'était notre

état d'énervement, nous nous croirions en pleine paix. Cependant, si cela était, aujourd'hui serait pour nous un de nos plus beaux jours de l'année : notre départ pour les vacances. Nous serions à l'heure qu'il est en route pour la Suisse !

De la matinée, nous faisons, Marguerite et moi, une tournée à Seraing ; il est toujours occupé mais les troupes y sont rares. Je passe à l'hôtel de ville pour me faire délivrer un sauf-conduit, désirant me rendre à Liège cette après-midi ; puis chez Martino qui me dit que son journal n'a plus été publié parce qu'il aurait dû le faire sous le contrôle de l'autorité allemande qui voit d'un mauvais œil tout mot, toute nouvelle de nature à décourager leurs troupes ou à faire connaître le moindre détail sur leurs mouvements. En réalité, les Allemands prennent leurs précautions ; en outre, n'y aurait-il pas des nouvelles de l'extérieur bonnes à cacher ?

Après-midi, de 2 h ½ à 7 h ¼, nous allons à Liège, J. Vandenberghe et moi. Nous sommes partis par le thier de Saint-Gilles et revenus par la grand-route que suit le tram vert.

Liège est beaucoup moins tranquille que Seraing : il est rempli de militaires allemands, peut-être de 8 à 10.000 hommes. Il y en a partout se baladant dans toutes les rues, mais les quartiers généraux, les centres sont la place Saint-Lambert et le Palais, la Place de l'Université et l'Université, les environs de la Gare des Guillemins (maison Neuberg et voisins). Peut-être y a-t-il encore des points de concentration vers le pont Maghin et Longdoz, mais je n'ai pas eu le temps de m'en rendre compte. Parmi ces soldats, il y a des fantassins, des milliers de brancardiers, d'infirmiers, de médecins ; l'école normale est un hôpital... Mais Liège laisse l'impression qu'il va servir d'hôpital général de l'armée allemande. Nous sommes heureux d'habiter Seraing qui nous paraît bien paisible à côté de sa grande sœur Liège.

J'ai pu pénétrer, par le secours de mon sauf-conduit, jusque dans l'Université. J'ai passé la ligne de leurs sentinelles rue de l'Université, je suis entré par l'entrée principale où j'ai été cueilli par un sous-officier qui, pour vérifications, a voulu me conduire à l'officier de garde dans le bureau de M. le Paige. Cet officier étant absent, le sous-officier m'a conduit à mon petit bureau. Celui-ci est occupé, l'armoire est forcée mais le pupitre était intact. Les clefs du grenier de la Salle des Sciences et celles de l'armoire aux collections de géométrie avaient disparu. J'ai prié le sous-officier de faire des recherches pour me les rendre. Si j'avais eu les premières, j'aurais été vérifier que le magasin à livres n'a pas été atteint par des éclats d'obus. J'ai oublié

de recommander des exemplaires du Cours d'analytique déposés dans l'armoire aux collections ; leur détérioration serait pour moi une perte de deux à trois mille francs. Je pense que je retournerai à l'Université pour faire cette recommandation. Les bâtiments occupés sont dans un triste état ; cela se comprend, la troupe en campagne n'a pas le temps de balayer ! Il y a de la paille dans les auditoires ; mon grand auditoire de philosophie est occupé. Il m'a semblé cependant que le cabinet du recteur et ses bureaux, les bureaux de M. Damry et Chantraine sont inoccupés, peut-être aussi la salle des professeurs ?

Le quartier le plus éprouvé par la guerre est celui qui a pour centre l'Université ; là s'y voient les traces des bombes allemandes, celles des représailles auxquelles ils se sont livré, pour punir l'agression des civils, celles des explosions produites par les Belges dans le but de couper la Meuse, etc.

Du pont des Arches, il reste l'arche située vers la rue Léopold et les deux arches vers Outremeuse ; les deux autres ont sauté et les débris tombés dans la Meuse la comblent sur l'étendue de ces deux autres. Les belles statues ornant le pont sont mutilées ; les poteaux de support du courant du tram émergent obliquement de l'eau comme des troncs dénudés. Les rails du tram pendent lamentablement au-dessus des décombres et retiennent encore sur une certaine étendue les pavés alignés entre eux. Les Allemands ont établi, pour suppléer au pont des Arches, deux ponts de bateaux, l'un en amont devant le quai sur Meuse, l'autre en aval aboutissant à la Goffe. Les bateaux sont des chalands vides qu'ils ont trouvés dans le canal.

La seule communication à Liège entre les deux rives de la Meuse est la passerelle. Tous les autres ponts sont en bon état mais barrés par les Allemands.

A l'Université, une bombe est entrée dans la salle de dessin de M. de Lacht et y a éclaté (renseignement reçu de M. Bourgeois que j'ai rencontré). Une autre a percé le toit de l'institut de Physique et a éclaté dans la salle de collection du second étage. Tous les carreaux de la salle des machines de M. Hubert ont disparu. Il en est des centaines d'autres, à l'Université, qui sont dans le même cas.

Une bombe est tombée rue de la Régence, près de l'ancienne maison Wisser, une autre place du Théâtre, au pied d'un arbre, une autre rue Léopold où elle a détérioré la façade de la maison des trois Français, trois autres au quai sur Meuse, à la hauteur du premier étage, des maisons, perçant trois façades et éclatant à l'intérieur.

Voilà les maisons incendiées. Tous les immeubles situés place de l'Université, depuis la rue des Carmes jusqu'à la rue Sœurs de Hasque : plus de la belle et antique salle de l'Emulation ! Tous les immeubles situés entre la rue de l'Université et la place Cockerill et ayant face sur la place de l'Université, sauf le café du coin de la rue de l'Université. Toutes les autres maisons de la place sont criblées de projectiles ; la façade de la pharmacie Vivario est saccagée. Les maisons aux deux coins de la rue des Pitteurs, vers le quai des Pêcheurs et celles qui y joignent vers la rue et vers le quai. Enfin, cinq maisons Quai des Ardennes, que je n'ai pas vues. J'évalue à trente le nombre de maisons incendiées.

Voilà sèchement ce que j'ai constaté à Liège. Que de souffrances, que d'angoisses représentent ces ruines et ces décombres fumants !

Voici enfin le résumé des affiches les plus importantes que j'ai lues à Liège.

1° Les Allemands frappent la Province de Liège d'une contribution de guerre de 50 millions ; elle sera récupérable sur les habitants au prorata de leurs revenus. (Les Allemands ont pris, dans les banques, ce qui se trouvait de numéraire en acompte de cette somme, que la Province devra rembourser.)

2° La maison de tout Liégeois devra être ouverte à toute visite domiciliaire ; les fenêtres de la façade devant être éclairées la nuit (il n'y a plus de gaz à Liège : la Compagnie a coupé le gaz, de crainte d'accident).

3° Toute personne qui retiendra chez elle un déserteur belge ou français sera fusillée.

4° Le 24 et jours suivants, on fera, dans les forts, des feux d'artillerie ; les habitants ne doivent pas s'effrayer du bruit ! (Ne serait-ce pas des feux nécessités par l'arrivée des Français voulant forcer les lignes allemandes ?)

5° A partir de ce jour (22), les demandes et requêtes adressées au Commandant allemand devront être rédigées en allemand, sans quoi il ne leur sera pas donné suite. (J'ajoute à cela que toutes les horloges, les cafés et magasins ont l'heure allemande ; nous voilà donc Allemands !)

6° Celui qui endommagera les fils téléphoniques ou télégraphiques sera fusillé.

7° On demande des terrassiers, charpentiers (4 F par jour) ou fourrage, avoines, etc.

Voici la copie du sauf-conduit qui m'a été délivré :

Province de Liège – Commune de Seraing

Le Bourgmestre de la Commune de Seraing certifie que le nommé Fairon Joseph, Professeur à l'Université de Liège, Docteur, âgé de 51 ans, domicilié à Seraing, rue du Commerce, 52, s'est présenté ce jour à l'Hôtel de Ville, a déclaré sur l'honneur ne pas être belligérant et vouloir se rendre à Liège.

Prière de laisser passer.

Seraing, le 22 août 1914.

(Sceau communal) Pr le Bourgmestre, le délégué s. Delfosse.

En revenant à Seraing, j'ai rencontré M. Leplat. Il me dit comme nouvelles : que les abonnés aux journaux allemands ne les reçoivent plus ; que le journal de Cologne du 21 porte que Metz est pris par les Français ; que ceux-ci se sont avancés jusqu'à Fléron. Il résulte de ces nouvelles que les Français iraient bien et cela expliquerait le luxe de précautions que prennent les Allemands pour se fortifier et assurer leur sécurité à Liège. – Lu sur affiche à Sclessin, par laquelle le Herr Major commandant à Ougrée ordonne de fermer les cafés à 6 h (heure belge).

Dimanche 23 août 1914

Nuit tranquille.

Je suis à l'hôtel de ville pour 10 h. Il s'agit d'une séance où l'on doit installer un Comité de secours aux familles nécessiteuses ayant des soldats sous les armes. Les promoteurs, qui forment le Comité provisoire, me paraissent être MM. Germeau et Doyen.

L'assemblée est nombreuse. Vu et parlé à MM. Colon, Hobets, Tonneau, Fontenelle, Proyard, Houtan, Wilhem, Beauvois (6 hommes), Honnigan, le Doyen, Curé de Lize, Commissaire, Hiertz, C^{lle} Brouhon, Léon Duchesne, Picalausa, Delvigne, Merlot, Picard, ... Après l'exposé fait par le Comité provisoire, j'aborde la discussion en demandant si l'on a l'autorisation des Allemands pour la création d'un tel comité pouvant – par des personnes privées – être considérés comme prenant part aux opérations de guerre. On veut me donner satisfaction en s'adressant à l'Autorité militaire après la constitution du Comité. M. Colon remet les choses au point en disant que cela doit être étendu aux victimes indigentes de la guerre et non seulement aux familles des soldats ; que ce Comité doit fonctionner

comme adjoint au Bureau de Bienfaisance et non pas se substituer à lui. MM. Delvigne et Merlot parlent de la façon de se procurer des ressources et on arrive à dire que les familles seront imposées dans cette contribution extraordinaire en raison de leurs revenus présumés. M. Honnigan parle des moyens à employer pour soulager les véritables pauvres, bien connus comme tels. MM. Duchesne, Lebeau, de la validité des décisions que prendrait une semblable commission. (On nous dit que dans l'état actuel des choses, les communes sont souveraines.) M. Tonneau cherche à préciser la part de contribution de chacun. M. Merlot montre que pour que les bons à émettre par la Commune soient un fonds de garantie, il faut prélever le plus tôt possible un certain tantième volontaire de la part de chacun, qui servira à former une caisse de garanties.

Bref, on se sépare après avoir désigné un comité provisoire et défini le but qu'il a à atteindre. Il est formé des personnes suivantes : MM. Honnigan, Tonneau, Fraipont, Fairon, Biefnot, Halkin, Hiertz, Beauvois, Fabry, Lebeau, Lafontaine, Dubar, Lantremange, Noël.

Le procès-verbal est signé par tous les assistants et chacun dépose en même temps qu'il signe, une petite somme destinée à venir en aide immédiatement aux malheureux (je dépose 20 f).

Séance terminée à midi, puis conciliabules particuliers au sujet des opérations de la guerre. Il résulte de ce que j'apprends que personne ne sait rien de très précis et de très certain.

Le pape est mort, me dit M. le Curé de Lize. Un autre m'apprend que le Danemark n'est plus neutre mais a déclaré la guerre à l'Allemagne. Cela prouve encore que celle-ci recule, sans quoi le Danemark ne se risquerait pas dans cette aventure.

Après-midi, nous avons la visite de Jh Parisse qui boit le café avec nous et apprend nos nouvelles.

Soirée paisible avec quelques coups de canons dans le lointain... mais cela ne nous effraie plus aujourd'hui ; il nous paraît tout naturel d'entendre sa grande voix.

Lundi 24 août 1914

Il nous revient aujourd'hui que la canonnade entendue hier matin est produite par une grande bataille qui aurait eu lieu aux environs d'Andenne. Les Français en auraient fait sauter le pont couvert d'Allemands, puis se seraient repliés sous les forts de Namur.

Je rédige une feuille de renseignements à utiliser dans les visites domiciliaires pour aider le bureau de bienfaisance dans la distribution de ses secours.

A 4 heures, réunion du comité constitué ainsi que des autres personnes présentes hier. On désigne par quartier et rue les personnes chargées de visiter les maisons. M. Tonneau et moi sommes chargés de voir la rue du Marais.

La journée s'achève avec la réception de nouvelles trop belles pour que nous y croyions ou trop à l'avantage des Allemands. Ainsi les Allemands seraient à Bruxelles depuis trois jours et, hier, Namur se serait rendu et ses forts seraient occupés par l'ennemi !

Mardi 25 août 1914

Dans la matinée, je fais une visite de la rue du Marais. Je vois M. Pirotte, Mme Vve Leclercq, M. A. Charlier qui me donnent les renseignements qu'ils peuvent sur les pauvres gens de la rue. A 10 h $\frac{1}{2}$, j'ai chez moi une conférence avec M. Tonneau. Nous convenons qu'il n'y a pas lieu de faire de visite domiciliaire maintenant, que nous ne devons pas provoquer des demandes de secours mais les attendre, enquêter alors sur la situation des demandeurs, cela de crainte d'être débordé. L'agent de la rue du Marais vient nous voir à cette conférence et corrobore les renseignements recueillis ce matin.

Vers 11 h, nous parcourons, M. Tonneau et moi, la rue de haut en bas pour qu'il puisse se rendre compte des lieux.

Après-midi, je me suis rendu à l'hôtel de ville. J'y vois M. Merlot qui me réclame un certificat pour M. G. Donnay. Le Député Donnay voudrait tenter de soulager son fils, fait prisonnier au fort de Flémalle, en fournissant aux Allemands tous les renseignements désirables. Je reviens faire ce certificat à la maison.

J'ai alors ma conversation à l'hôtel de ville avec MM. Lebeau, Colon, Dubar, Biefnot, Génard, le Com. Bourgmestre Putzeys, Raymun D^r, Merlot. Il en résulte que personne ne sait rien de précis sur la guerre et les combats livrés en Belgique et que chacun commence à se décourager.

Je fais part à MM. Lebeau et Colon de ce que M. Tonneau et moi nous avons décidé relativement aux visites domiciliaires. Ils disent que la chose est bonne et que cela devrait être appliqué par tous avant de commencer. Cela sera proposé à l'assemblée de demain mercredi. Je vais alors au bureau de bienfaisance où j'arrête la dis-

tribution des listes de renseignements jusqu'à nouvel ordre.

J'y reçois les feuilles de renseignements sur les familles assistées jusqu'à ce jour dans la rue du Marais par ledit bureau ; elles sont 29.

Soirée sans incident. Il se confirme que les Prussiens ont pris Namur. Et qu'il est passé un train, venant de Namur, où était attaché un wagon rempli de canonnières belges. Serait-ce vrai ? Les Français se seraient-ils laissé entourer d'une pareille façon et refoulés jusque dans leur propre pays ! N'avons-nous pas trop présumé de leur valeur ?

Mercredi 26 août 1914

Le matin, Marie et Marguerite se rendent au Val. Vers 11 h, j'ai vu M. Tonneau. Il me dit que le Colonel allemand qui siège à Seraing aurait annoncé que la Belgique était devenue province allemande gouvernée par le Général Von der Goltz et que, quoi qu'il arrive, Liège restera à l'Allemagne, son territoire ayant été arrosé de généreux sang allemand.

Je montre à M. Tonneau les bulletins du Bureau de Bienfaisance.

A 4 h, il y a à l'hôtel de ville séance de la commission du 15, pour se mettre d'accord sur les bases à établir pour créer les ressources nécessaires pour subvenir à la misère occasionnée par la guerre sur le territoire de Seraing. M. Delvigne préconise la charité ; la liste de souscription ; M. Merlot, la taxe communale extraordinaire. On se sépare à 6 h ½ sans avoir pris de décision.

Il m'a semblé que les visages étaient plus clairs et que l'on avait repris confiance dans l'issue définitive de la guerre relativement au succès des Alliés.

Le soir, reçu visite de M. Weber et Madame ; de Joseph et Marie.

Les forts de Namur seraient pris ; mais les Allemands y ont laissé des monceaux de cadavres ; ils étaient défendus par nos artilleurs et nos troupes ; les Français tenaient la campagne vers la Hesbaye.

Jedi 27 août 1914

Aujourd'hui se confirme que les forts de Namur sont pris ; une grande bataille a eu lieu au nord de la Meuse entre Andenne et Namur, dans le triangle Couthuin-Eghezée-Namur. Ces renseignements me sont confirmés par M. le Conseiller Noël qui, voulant aller voir sa femme à Chimay, a pu atteindre Namur mais a dû retrousser

chemin à partir de là. Des Zouaves, des Turcos et des Spahis auraient pris part à la lutte. Les pertes sont énormes ; on parle de 88.000 Allemands mis hors de combat. Ce chiffre est tellement grand que je ne puis y croire.

Des personnes venues de Maestricht ont dit que les Allemands, d'après les journaux hollandais, seraient en très mauvaise posture. D'autres disent que la Hollande avait voulu déclarer la guerre à la Belgique, mais ajoutent que l'Angleterre aurait donné 8 heures à la Hollande pour se retirer. Parmi l'ensemble des nouvelles que l'on colporte, comment discerner la vérité ?

Ce qui est certain, c'est que la part de Liège dans la contribution des 90 millions réclamée par l'Allemagne sera de 10 millions et que hier matin, sur l'ordre du commandant allemand, le Conseil communal de Liège s'est réuni et s'est entendu pour réclamer une contribution supplémentaire de 20 millions. M. Kleyer, deux échevins et un officier allemand se sont rendus à Bruxelles pour négocier un emprunt de cet impôt et ont été remplacés à Liège par trois otages pris dans le Conseil. Pauvre chère ville de Liège, cité ardente, cœur de Wallonie, que vous avez souffert et comme vous devrez encore souffrir ! Quelle page glorieuse mais douloureuse vient de s'ajouter à votre tragique histoire !

A 3 h, réunion au bureau de bienfaisance pour nous entendre sur la façon de procéder à nos enquêtes pour les secours à accorder. Nous y prenons les conclusions en rapport avec les vues que M. Tonneau et moi avons exposées déjà à quelques personnes. Nous y apprenons que l'on distribue journallement plus de 9.000 kgs de pain (plus de 10.000 bouches nourries) soit pour 1.500 frs ; la dépense, par jour, du bureau de bienfaisance, au mois dernier, a été de 130 frs ; les dépenses sont donc plus que décuplées. Il est hors de doute que le bureau est débordé et que l'on devra lui créer des ressources nouvelles.

Vendredi 28 août 1914

Fait de 10 h à 12 h, une séance d'enquête pour le bureau de bienfaisance. Les personnes secourues sont venues nous voir au bureau du directeur de l'École Moyenne. Nous n'avons eu aucun embarras avec ces malheureux et nous faisons tout notre possible pour qu'ils ne manquent de rien. Hélas, la plupart ne se doutent pas que ce sera plus tard, dans un mois ou deux que le besoin se fera sentir.

Il est passé ce matin et après-midi rue Léopold et à Jemeppe venant

de Huy et allant vers Liège (et peut-être vers l'Allemagne) de nombreux soldats allemands : 40.000 peut-être. Est-ce la retraite ? Ou bien ces soldats ne sont-ils plus nécessaires pour envahir la France par le nord, ou bien vont-ils renforcer l'arrière d'Alsace-Lorraine. Ou encore, comme on le dit, se portent-ils sur Berlin menacé par les Russes qui auraient débarqué à Stettin. Mystère. Je rentre de la rue Léopold où tout est en effervescence par ce passage insolite. J'ai vu passer aussi un train allant vers Liège ; les 2 premières voitures étaient remplies d'Allemands ; des blessés peut-être ; les 2 dernières de prisonniers belges ; ils ont agité les mains par les carreaux des portières en passant devant la rue de la Station que je montais : leur dernier salut à Seraing avant un séjour cruel en Allemagne.

Comme nouvelles, on dit aussi que l'Angleterre aurait déclaré la guerre à la Hollande qui aurait laissé placer des torpilles flottantes dans les eaux neutres ; si cela est, les îles des Indes néerlandaises pourraient bien être menacées par le Japon.

Il est étonnant comme les nouvelles se répandent ; des on-dit absolument dénués de vraisemblance trouvent créance partout. J'ai sous les yeux une liste de nouvelles rapportées dit-on par un journal hollandais. Elles sont tellement à l'avantage des Alliés qu'avec de pareils résultats il est étonnant que la guerre ne soit pas terminée aujourd'hui même.

Samedi 29 août 1914

Fait, de 10 ½ h à 12 h, avec M. Tonneau notre séance de bienfaisance. Il me dit qu'à Liège on a apposé une affiche du général allemand annonçant :

1° Que, d'après une conférence avec M. Max, bourgmestre de Bruxelles, les Belges sont abandonnés stratégiquement par les Français, ceux-ci devant veiller à la sécurité de leur territoire.

2° Que l'armée allemande a défait, au nord de Saint-Quentin, une armée formée de quatre divisions de l'armée territoriale française renforcée de deux divisions d'Anglais (prises de quatre batteries et d'une batterie lourde).

3° Que les Allemands ont passé la Meuse au S.-E. de Mézières.

4° Qu'ils sont entrés en France dans la région d'Epinal.

Il est possible que ces nouvelles soient exactes ; mais, sont-ce là tous les faits d'armes qui se sont passés sur la ligne frontière et les

autres faits sont-ils aussi à l'avantage des troupes allemandes ?

Aujourd'hui encore, il est passé des troupes allemandes venant de Namur. Je crois, comme hier, que ce mouvement est le déplacement d'une armée allemande sur le grand échiquier qu'est la ligne frontière ; que ces troupes se rendent en Alsace-Lorraine où, probablement, les succès des Allemands ne répondent pas à leur espoir.

Après-midi, nous nous rendons chez Parisse. Joseph et Christine ne connaissent rien de plus que nous. Nous y buvons le café. Avec Joseph, nous allons faire un tour dans l'usine. Nous y visitons la poterie et la nouvelle Halle. A notre aller et à notre retour, nous avons trouvé la route couverte de l'armée allemande. A l'aller, de l'infanterie avec ses bagages, le 93^e et le 64^e régiments, allant vers Liège (et peut-être l'Alsace-Lorraine) ; au retour leur service de la Croix-Rouge.

Je crois à un mouvement vers l'Alsace-Lorraine à cause de lui. Les hommes passant viennent de Namur ; or les chemins de fer de Namur à Luxembourg, de Houyet à Athus-Virton, sont, dans le sud du Luxembourg, au pouvoir des Français. Pour se rendre en Alsace-Lorraine, les Allemands doivent retourner jusqu'à Aix-la-Chapelle ou Düren et de là se rendre par Saint-Vith ou par Bitbourg à Luxembourg et à Trèves.

Reçu le soir les visites de Joseph, Marie et M. Cornet ; grande parlotte sur la guerre.

Dimanche 30 août 1914

Journée sans nouvelle. Je me suis rendu à notre bureau de bienfaisance ; seul, M. Tonneau étant absent. Aucune visite d'indigent.

Ma journée s'est passée en famille. Nous ne sommes pas sortis. Joseph est venu travailler un peu au ménage, commandé par Marie.

Le soir, reçu la visite de Marie et Joseph. Ils racontent que Charles a été à Liège et y a vu une affiche relative au Japon.

Le commandant allemand annonce que le gouvernement allemand n'a pas daigné (le mot y est) répondre à l'ultimatum japonais et s'est contenté de rappeler son ambassadeur. Le mikado va-t-il courber le front ? Il me semble que le peuple japonais n'est pas un peuple que l'on puisse mépriser ; il est le premier de l'Asie ; il avait sa civilisation avant la nôtre ; doit-on le mépriser d'avoir trouvé que le genre de la nôtre est supérieur à la sienne et d'avoir adopté notre

civilisation. Il a donné là des preuves de supériorité intellectuelle et morale. L'Allemagne pourrait bien se repentir de sa morgue

Lundi 31 août 1914

Ce matin, en me rendant au bureau de bienfaisance, j'étais arrêté avec le Berger lorsque Marguerite m'apporte une communication du ff. de Bourgmestre me priant de me constituer comme otage, le jour même, à 1 h.

Après ma séance du Bureau, je pris des mesures en conséquence et me trouvai à l'heure voulue au rendez-vous.

Voici ce qui s'était passé : samedi, dans la soirée, le commandant de la forteresse de Liège avait reçu de Seraing une lettre anonyme de menace (comment ? la poste marche-t-elle ? est-ce vrai ?). Aussi, à minuit le bourgmestre fut réveillé par une patrouille qui le conduisit comme otage à l'hôtel de ville où venait déjà d'être conduit le Doyen, dans les mêmes conditions ; au Val, le Curé et le Commissaire Mathot, puis enfin le fils du Bourgmestre (!), le Curé des Communaux et le Secrétaire Communal de Boncelles furent enfermés au fort...

Ma commission était de remplacer le Doyen de 1 à 8 h. J'y ai été remplacé par M. Jamotte, Commandant de la garde civique, qui eut fini son terme à 8 h 30 ; la consigne fut levée à ce moment par les Allemands. Mon collègue otage est l'échevin Henry.

Pendant mon séjour à l'hôtel de ville dans le cabinet du bourgmestre (absent), j'ai vu défiler bien des visites :

Une femme de Boncelles qui vient implorer les autorités pour qu'on lui rende deux sacs de farine – Un paysan d'Outrelouxe qui demande des vaches à garder promettant fidélité ; car, l'armée belge a abandonné sur Seraing 4.000 bêtes à cornes et 800 porcs ; d'après M. Biefnot les 800 porcs suffiraient pour la consommation au moins pour 6 semaines et les bêtes pour plus de 6 mois. Tout cela est parqué à l'abattoir et dans les bois des communaux. – Un homme de Saint-Séverin qui demande à acheter à la commune de la levure pour faire le pain.

Georges Gielen vient nous lire une dépêche trouvée dans un jardin de Lize ; elle serait tombée d'un aéroplane monté par Lauser ; mais elle renferme des nouvelles si bonnes qu'elles sont déconcertantes et aucun des assistants n'y croit.

Deux heures après, M. Biefnot vient me lire, en grand mystère, une autre jetée par le Comte de Gesel (?) dans le jardin de M. Brasseur, marchand de cigares, rue de Chênée à Liège. Les nouvelles que voici sont aussi belles et aussi invraisemblables que celles apportées par G. Gielens. Quel dommage que nous ne puissions y croire !

L'affaire des vendeurs de brochures de la rue Cockerill. M. Colin, de retour avec M. Lebeau, de leur tournée de bienfaisance viennent soumettre l'idée de la création d'un hôpital communal. Nous sommes à ce moment MM. Delvigne, Merlot, Henry, échevin, Noël conseiller, Biefnot, Collin, Lebeau, Doyen, Fairon. Nos malades indigents ont été renvoyés de l'hôpital de Bavière dans l'hôpital des Anglais à Liège ; ils sont à charge des familles nécessiteuses ; en outre, quels dangers de contagion et de contamination de ces familles ignorantes. Les membres du collège présents prennent les choses en considération et nous serons convoqués officiellement pour demain 5 h afin d'examiner de plus près cette affaire.

Mardi 1^{er} septembre 1914

Séance du Bureau de Bienfaisance à 10 h. M. Tonneau m'apprend que le conseil des Etats-Unis occupe le palais royal de Bruxelles et en défend l'entrée au nom de son gouvernement, qu'il accompagne M. Max dans ses démarches qu'il a limité (de par son gouvernement) au strict minimum le nombre de soldats allemands qui peuvent occuper Bruxelles.

Les Etats-Unis seraient donc disposés à entrer dans la danse et se mettraient en travers des projets de l'Allemagne. Attendons la fin.

A mon retour, je retrouve chez moi les dépêches de Lauser et du centre de g (?) que me prête un voisin. J'y crois encore moins qu'hier en les lisant à tête reposée.

Reçu après-midi la visite de Joseph Parisse.

A 5 h, séance pour l'hôpital : on en décide la création. On en désigne le local : le château de M. Jacques (à visiter) – et le directeur éventuel, M. Corin qui est présent à la séance, flanqué des docteurs Piedsel Tobias. Demain nous irons, Biefnot, Corin, Noël et moi visiter la Maison Jacques et en faire déguerpir les occupants.

Biefnot me parle ensuite en termes mesurés de l'algarade qu'il a eue dimanche 30 août au soir avec Georges Crespin au sujet des 150 vaches de Seraing parquées à Yvoz-Ramet. Georges voulait s'en emparer. L'affaire est un peu longue à raconter.

Histoire du gamin des Communaux qui veut un laissez-passer pour se rendre à Verviers.

Mercredi 2 septembre 1914

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la capitulation de Sedan en 1870 par le Général de Wimpffen entre les mains de Moltke et de Bismarck.

– A 10 h, séance de bienfaisance. M. Tonneau m'apprend qu'à Ostende, la ville est occupée par 4.000 Anglais. Une escadre anglaise croise en vue de la ville que les Allemands menacent du dehors.

Que l'Escaut est rempli de mines flottantes et fermé par la flotte hollandaise ; cela est-il de la neutralité, ces mines ? La Hollande ne va-t-elle pas s'attirer la colère de l'Angleterre et n'y aurait-t-il pas une guerre entre ces deux pays ?

A 8 h, visite et approbation du château Jacques pour hôpital – A 10 h, rentré chez moi, et trouvé Georges qui vient d'Ougrée où il a été négocier le transfert de 129 vaches sur le territoire de Yvoz-Ramet – A 10 h 30, séance avec M. Tonneau – A 11 h, séance à l'hôtel de ville pour l'hôpital : présents : Delvigne, Corin, Biefnot, Lebeau, Colin, Noël, Fairon – On a adopté les mesures relatives au local, au mobilier, au personnel ; ce dernier d'après un échange de vues entre M. Collin, Corin et moi.

M. Colin renouvelle les nouvelles données par M. Tonneau.

Après-midi, visite à Eugénie à Ramet. En route, lu des affiches allemandes remplies de bonnes nouvelles pour les Allemands qui ont repoussé les Français et les Anglais à l'ouest de la Meuse. C'est l'affiche vue par Charles à Liège dimanche ; elle se termine en racontant le fait relatif à l'ultimatum du Japon et en rapportant que les Allemands ont expulsé de Liège 600 étudiants russes « qui ont causé des embarras à la population » !!

Jeudi 3 septembre 1914

A 9 h, on sonne pour m'apprendre qu'un télégramme (!) arrivé à Cockerill ce matin rapporte la nouvelle d'une grande victoire franco-belgo anglaise sur 500.000 Allemands dans les environs de Mézières ; elle aurait eu lieu hier... la revanche de Sedan, quoi, et le jour de l'anniversaire. Voilà encore probablement une nouvelle à classer parmi les canards de grande envergure.

Table des matières

Avertissement	05
Éloge funèbre de Joseph Fairon	07
Début du journal de guerre de Joseph Fairon .	09



Seraing. L'Hôtel de Ville.



Édition Grand Hôtel de Seraing